

Après deux ans de socialisme, la grogne s'installe chez les Français

pages 2, 3 et 4

UN ÉCHEC:
une économie
déficiente
stigmatisée
par trois
dévaluations
et un taux
de chômage
élevé



Un manifestant de mai 83: cravate et cheveux blancs

UN SUCCÈS:
une
politique
étrangère
qui, tout
compte fait,
plaît bien
à Ronald
Reagan

La télématique
à domicile:
le marché s'anime
aux États-Unis

page 7

Des colonies
de vacances
pour jeunes et...
personnes âgées

page 10

Une odeur de poudre

Une indicible odeur de poudre flotte sur les bords de la Seine en ce mois de mai 1983.

Contrairement à ce mai célèbre de 1968 où une nouvelle gauche se faisait les dents sur le pouvoir exercé alors par le général de Gaulle, c'est la droite cette fois — les milieux de la santé, commerçants — qui s'agite contre l'État devenu socialiste.

Socialiste? Pas vraiment. Social-démocrate plutôt, mises à part quelques mesures comme la nationalisation des banques. Une social-démocratie par contre qui, à l'envers des démocraties environnantes — Grande-Bretagne, RFA — a misé sur la consommation plutôt que sur l'austérité. D'où des problèmes d'ajustement: une consommation qui, axée sur les produits étrangers, a accentué le déficit commercial, provoquant une nouvelle dévaluation du franc. Qui ne serait d'ailleurs pas la dernière.

Morose donc cette France qui enregistre cette semaine le deuxième anniversaire de l'élection de François Mitterrand à la tête de la République française. Le président pourrait se consoler en pensant que seuls les irréductibles de l'opposition de droite lui font la tête. Le mal est beaucoup plus grave, note Louis-Bernard Robitaille en pages deux et trois. La grogne atteint de larges couches de la population.

Une consolation pour l'Elysée: la politique étrangère française a atteint depuis deux ans un haut degré de crédibilité. Il n'est pas jusqu'au président Reagan qui, une fois passées les appréhensions nées de l'élection d'un gouvernement socialiste en pays ami, ne puisse que se féliciter après deux ans de la qualité de ses rapports avec la France, comme le signale Claude Moisy à Washington, en page quatre.

Quant à l'éternelle question des relations Paris-Ottawa-Québec, Jean-François Lisée observe en page cinq que deux années de régime socialiste n'ont pas modifié la problématique de base. Le cousinage France-Québec a persisté, auréolé d'ailleurs par le plus important investissement français jamais fait à l'étranger, celui de Pechiney dont l'annonce officielle devrait être faite en juin, tandis que la (normalisation) Paris-Ottawa arrive mal à sortir de la torpeur.

La Rédaction



Serge Grenier

L'EMPIRE DES SENS

THÉÂTRE

La Juliette, la Janette, la Janine

Tout un trio, ces 3 J. Allez vous rhabiller, les 3 L! L'actrice, l'auteur, la metteuse en scène: le parfait ménage à trois. Après la télé payante, le théâtre payant: on se dérange beaucoup pour voir ça. Le temps n'a pas d'emprise sur elles, elles n'ont jamais tant travaillé. Leur devise: on lâche pas. À trois, plus d'un siècle d'expérience. Une autre qui a du cœur et de l'ouvrage, c'est La Poune. Bientôt quatre-vingts et, entre deux tournées et trois télé, Madame fera incessamment paraître ses mémoires. C'est Manda qui doit être jalouse.

CONCERT

Grappelli

Le 10 mai au Saint-Denis, donnez à l'éternel Stéphane Grappelli son violon et son archet, il fera le reste. Dans un tout autre ordre d'idées, du 12 au 15 à Wilfrid-Pelletier, Tom Jones, le Britannique le plus sexy depuis Winston Churchill, ondulera du bassin, chaloupera de l'ombilic, aura chaud, ouvrira sa chemise, exhibera une croix d'or sur fond pileux et rendra ostensible dans un pantalon étroitement lié à sa personne un indice Tom Jones toujours à la hausse. En prime, il chantera.

À LA RADIO

CIBL-FM

À 104,5, une radio communautaire. Les BBM ne s'occupent pas d'eux. Ils devraient. Ses ondes peuvent être captées dans le centre-sud, Rosemont, Hochelaga-Maisonneuve et, lorsque les vents sont favorables, de Laval à la Rive Sud. Rien à voir avec le disco à Marithé ou le jet-set à Coco. Très loin de Monsieur CBF-FM, Jean Deschamps dit le crampé. Leur émission-vedette: «Rock et belles oreilles», les vendredis soir. Quatre animateurs maniaques, une saine débilite. Disponible chez eux, 1691 boul. Pie-IX, et dans quelques endroits choisis (Musico Magnac, rue Ste-Catherine), une hilarante cassette réunissant leurs meilleurs sketches. L'humour leur va aussi bien qu'un veston doré au gars de Century 21.

RELAXATION

Ça flotte à Montréal

Faute admise à demi pardonée: les bains flottants existent ici. Trois établissements en ville. 3778 rue Saint-Denis, le Centre de relaxation intégrale propose ses deux compartiments. Le corps flotte sans aucun effort dans une eau dont la température est maintenue à celle — extérieure — du corps: 34°C. La porte du compartiment refermée, c'est le noir et le silence absolu. Expérience unique. Au bout d'une heure, une douce musique nous ramène dans notre corps. Québec a le sien: le Relaxorium Alpha. Pour en savoir plus, il en sera question demain soir au 10, à «Science et technologie».

CINÉMA

Winter Kills

Une sorte de film à clés. Un président américain assassiné, son frère, son père. Départ fulgurant: des années après le drame, le meurtrier, à l'article de la mort, avoue avoir tué le président au frère de celui-ci et insiste pour lui serrer la main... Grinçant, paranoïaque, drôle. Famille archiriche, pègre, complots, filière cubaine, pouvoirs occultes. Que des hommes. Les femmes, pour le plaisir. John Huston et Anthony Perkins formidables. Apparition surprise de l'abondante Elizabeth Taylor.

EXPOSITION

Humour et éclairages

Ne raffolant pas des lampadaires victoriens tout neufs de la rue Sherbrooke ouest (nous sommes donc quelques-uns), le designer Jean Rancourt se venge à sa façon de l'administration municipale en exposant chez Moug, 3844 rue Saint-Denis, une vingtaine de superbes lampes toutes fabriquées à partir de rebuts et de matériaux de construction. Chacune porte le nom d'une ville: Rome, Gai Paris, Gdanks, Memphremagog, etc. Elles éclairent aussi. La collection «Homère Drapeau» est visible jusqu'au 15 mai.

La France socialiste: le plus grave reste à venir



Louis-Bernard Robitaille



Deuxième anniversaire difficile pour François Mitterrand. Les agriculteurs sont en colère: en Bretagne leurs manifestations tournent à la violence. Depuis deux mois, le monde médical — étudiants d'abord, hospitaliers maintenant — est en effervescence: les hôpitaux tournent à 40 p. cent au minimum et là encore les manifestations de rue — quotidiennes — prennent un tour inquiétant. Réunis dans un nouveau syndicat indépendant, les petits patrons (et commerçants) de droite descendent dans la rue aux cris de «les gauchos on aura leur peau». À tel point que les amateurs d'analogies faciles se demandent s'il n'y aura pas cette année un «mai 68 à l'envers», c'est-à-dire une grande explosion sociale contre le régime, mais venant des catégories de droite.

Un climat d'incertitude que les dirigeants de la droite entretiennent avec l'air de jouer les modérés: «On ne peut exclure que le gouvernement ait recours à des élections anticipées, dit l'ancien bras droit de Giscard, Michel Poniatowski, en faisant semblant de le déplorer. «Nous pourrions mettre un million de personnes dans la rue mais nous ne le souhaitons pas, ce serait trop dangereux», dit un conseiller de Jacques Chirac.

Non sans un certain machiavélisme, les leaders de la droite feignent la modération et font assaut de légalisme — «personne ne conteste la légitimité du président Mitterrand» — mais en sous main laissent entendre que la situation est près d'être incontrôlable. «Mitterrand doit se soumettre ou se démettre», dit l'ancien premier ministre Chaban-Delmas. D'autres

parlent de «faillite», de «banqueroute».

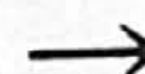
Dans ce tableau plutôt sombre, les syndicats ouvriers n'ont pas lâché le gouvernement, mais ils manifestent une morosité certaine: ils ne sont pas d'accord avec le plan de «rigueur» (pour ne pas dire d'austérité). Ils le seront encore moins dans six mois. Car à peu près tout le monde est d'accord là-dessus: ça ira encore plus mal à la fin de l'année.

La droite préoccupée de rigueur et d'équilibre aura encore à se plaindre. À moins d'un nouveau blocage des prix à l'automne, le pari du ministre de l'Économie Jacques Delors sur l'inflation sera perdu: il n'y aura pas huit p. cent à la fin de l'année mais au moins dix

ou onze — alors que les grands partenaires de la France, Allemagne et Angleterre pour commencer, sont bien en-dessous de cinq p. cent. Le déficit du commerce extérieur, qui aurait dû «tomber» à quelque 10 milliards \$ en 83, sera probablement à 15 ou 16, ce qui signifie un nouvel endettement étranger (actuellement supérieur à 50 milliards \$, un niveau jugé inquiétant).

Mais en même temps, le plan de rigueur décidé après les municipales de mars aura fait ses ravages: baisse du pouvoir d'achat généralisée, hausse importante du chômage (au moins 200 000 de plus).

«Là-dessus, dit l'économiste Mi-



Quelques succès

Apparemment, il est plus facile par les temps qui courent de réussir en politique que dans le domaine économique. Il y a un domaine où François Mitterrand fait presque l'unanimité: la politique étrangère. Curieusement — ou bien est-ce là l'explication? — c'est au moment où le gouvernement compte des ministres communistes que la politique étrangère française manifeste le plus de clarté et de fermeté: entente cordiale avec l'administration Reagan, expulsion de 47 diplomates soviétiques trop curieux, prise de position en faveur des Pershings. On pourrait dire la même chose pour la défense, dont le budget est pratiquement approuvé par l'opposition: le gouvernement

de gauche garde l'armée à l'abri de la crise.

Dans le domaine intérieur, le bilan est plus partagé, et surtout plus confus. Le ministre de la Justice, Robert Badinter, a obtenu l'abolition de la peine de mort et des mesures de libération. Le ministre de l'Intérieur, lui, a réclamé — et parfois obtenu — des mesures répressives allant en sens contraire. Dans le domaine social, il y a eu les mêmes tergiversations: tel programme «progressiste» (comme le remboursement de l'avortement) était annoncé, puis démenti, puis de nouveau annoncé. Chaque ministre a voulu faire de la réforme à tout prix, avec le risque de cacophonie prévisible.

POUR MITTERRAND

Un 2e anniversaire sous le signe des tensions sociales

→ chel Beaud, lui-même socialiste, il est évident qu'il faudra au plus tard à l'automne un nouveau plan de rigueur et, dans neuf ou dix mois, une nouvelle dévaluation. Sombres perspectives pour l'hiver. C'est à se demander si le corps social français résistera à cette tempête et s'il n'y a pas risque de dislocation.

Dans ce contexte, la gauche bénéficie d'un atout majeur: les institutions fortes (ou rigides) héritées du général de Gaulle. Dans un système parlementaire, la crise de régime serait imminente. Élu pour sept ans et maître du jeu, Mitterrand peut résister à la pression: comme il n'y a pas d'élections législatives prévues avant 1986, la gauche peut espérer passer la zone des tempêtes avant de se présenter devant l'électorat.

Le problème demeure: la gestion de la gauche a-t-elle été si mauvaise?

Disons qu'elle a été, dans un premier temps, imprudente, et que ça se paie. Par contre, les gouvernements disposant, en 1983, d'instruments de mesure sophistiqués, on a su faire machine arrière assez tôt. Ce qui fait que les dégâts sont limités. Enfin une bonne partie des difficultés actuelles tiennent tout bonnement à la situation internationale et aux vieilles pesanteurs de la société française.

Rétrospectivement, les quatre premiers mois du régime de gauche ont été ceux de folles extravagances. «Mitterrand voulait à tout prix faire une politique de relance, dit Michel Beaud. Or on savait que la reprise internationale ne serait pas au rendez-vous. Seulement, en cherchant, on trouve toujours un institut de conjoncture pour vous annoncer cette reprise. À force d'auto-suggestion, on s'est convaincus qu'il y aurait reprise, et on a foncé.»

Reproche de Beaud: non pas d'avoir appliqué une politique de gauche, mais d'avoir tout fait en même temps, sans établir de priorités. Au cours de l'été 81, on eut droit à tout en même temps: un déficit budgétaire de quelque 25 milliards \$, un relèvement de dix p. cent du salaire minimum, de 25 p. cent des allocations sociales. L'annonce de la réduction de la semaine légale de travail, les cinq semaines de congés payés (50 p. cent des salariés étaient à quatre semaines), la retraite à soixante ans... sans compter les nationalisations (cinq groupes industriels, et le système bancaire).

Tous les comptes avaient été faits sur la base d'une croissance à trois p. cent — un chiffre modeste pendant les années fastes, mais qui se révélait très imprudent au moment où des pays comme l'Allemagne et la Grande-Bretagne an-

nonçaient des croissances inférieures à zéro. À la fin de l'année, les premiers craquements étaient déjà perceptibles et la croissance était inférieure à 1,5 p. cent. Plus grande encore: «Comme l'annonçaient toutes les études dans ce domaine, dit Michel Beaud, la relance par la consommation, vu l'état de l'industrie française, a surtout relancé les importations: d'où le gouffre du commerce extérieur. Il atteindra les 20 milliards \$.

Un an après la victoire de la gauche, le prudent ministre Delors réussissait à imposer un premier vigoureux coup de frein. Tous les indicateurs étaient au rouge. Les charges des entreprises avaient été augmentées jusqu'à l'extrême limite: cela pesait sur la compétitivité sur les marchés étrangers et sur l'inflation à l'intérieur. Le niveau de consommation encore trop élevé encourageait le déficit du commerce. Le niveau des prestations sociales provoquait le déséquilibre du budget du gouvernement et de la sécurité sociale. Il fallait arrêter les machines et commencer à présenter la facture. C'est ce qu'on fait depuis un an, par à-coups successifs: taxes indirectes, impôts exceptionnels, vignettes sur les tabacs et alcools — avec une baisse du niveau de vie de un à deux p. cent prévue pour 1983.

De mauvais esprits pourraient dire: deux ans après son arrivée au pouvoir, Mitterrand fait finalement une politique de droite... avec l'incompétence en plus.

Ce serait injuste. À la CFDT, syndicat de gauche indépendant, Pierre Beck fait les comptes: «Il y a quand même eu le relèvement du

salaire minimum de 13 p. cent en pouvoir d'achat en deux ans, la cinquième semaine de congés, la retraite à soixante ans, le relèvement des allocations. Et les mesures actuelles de rigueur épargnent environ le tiers le plus défavorisés des Français... Ajoutons à cela que, à coup de subventions il est vrai, le gouvernement a «sauvé» quelque 300 000 emplois en offrant de payer des pré-retraites dans les entreprises (les 4 contrats de solidarité). Pour l'instant le chômage n'a pas dépassé les deux millions en France (contre trois en Grande-Bretagne et maintenant deux millions et demi en Allemagne fédérale, qui était pourtant le pays occidental modèle). On peut dire que si le gouvernement actuel réussissait à rétablir les équilibres sur cette base, le bilan ne serait pas exclusivement négatif, bien au contraire.

On peut certes, comme le fait Michel Beaud, reprocher à la gauche d'avoir sous-estimé la crise, d'avoir pris ses désirs (de relance) pour des réalités et enfin d'avoir

voulu tout faire en même temps — par exemple les nationalisations, qui ont coûté très cher et dont on ne sait toujours pas ce qu'elles vont donner. Une prise de participation à 51 p. cent aurait coûté beaucoup moins cher pour le même résultat.

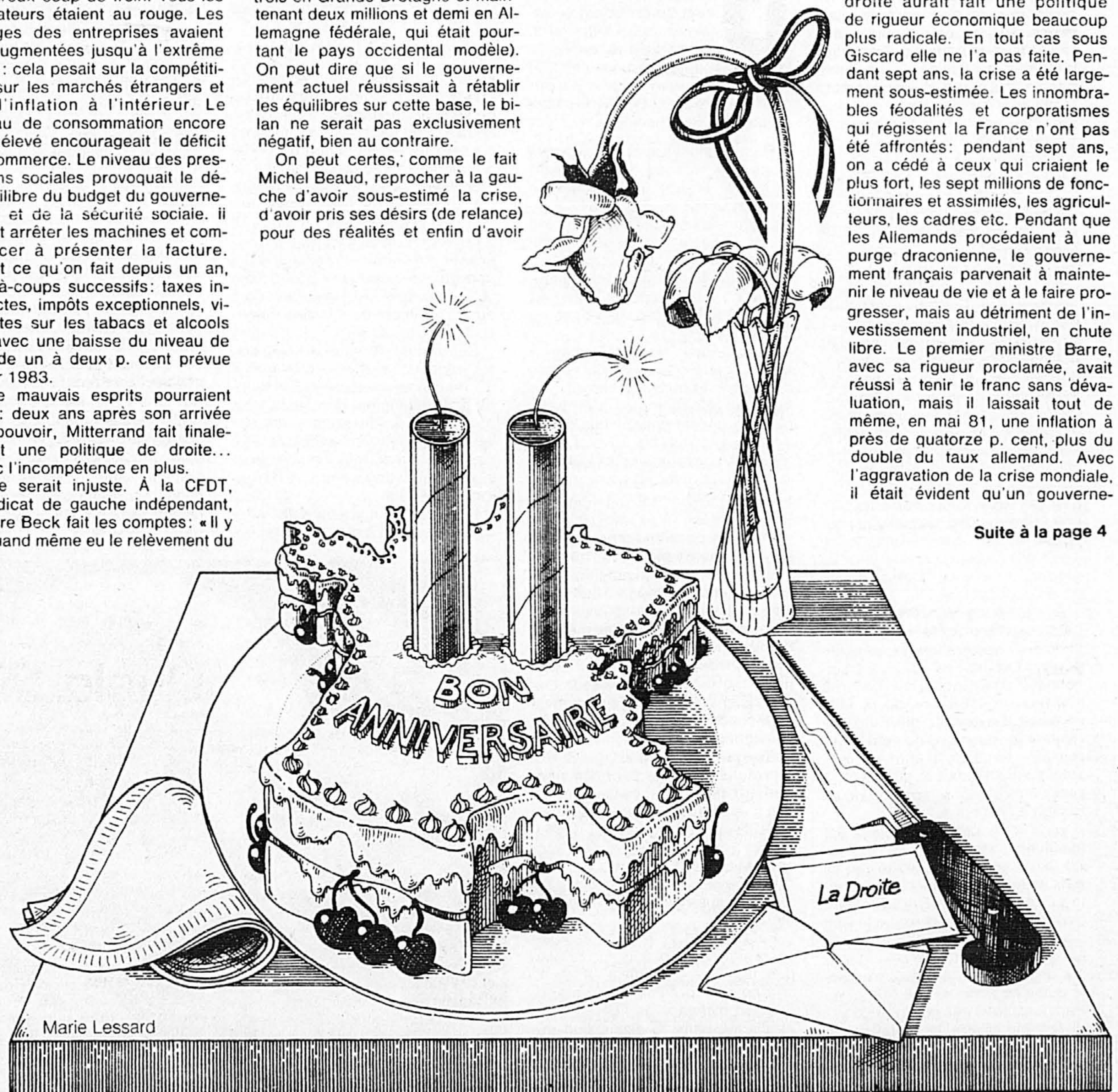
«Il reste, dit-il, que ça va mal partout. Les politiques de déflation mises en oeuvre aux États-Unis, au Canada et en Grande-Bretagne, provoquent une crise sociale grave. En France, elle n'aurait peut-être pas été supportable.»

Autre reproche, majeur et de ca-

ractère politique: en arrivant au pouvoir et dans l'euphorie de la victoire, la gauche avait sans doute les moyens de tenir un discours de vérité. À la fois sur la gravité de la crise et des sacrifices que chaque catégorie sociale devait consentir. À ce moment-là, dit Pierre Beck de la CFDT, le message aurait peut-être été entendu. Au lieu de cela, on a annoncé des «lendemains qui chantent» pour tout le monde, ou presque. Le réveil est brutal.

Le paradoxe dans cette affaire, c'est que rien ne prouve que la droite aurait fait une politique de rigueur économique beaucoup plus radicale. En tout cas sous Giscard elle ne l'a pas faite. Pendant sept ans, la crise a été largement sous-estimée. Les innombrables féodalités et corporatismes qui régissent la France n'ont pas été affrontés: pendant sept ans, on a cédé à ceux qui criaient le plus fort, les sept millions de fonctionnaires et assimilés, les agriculteurs, les cadres etc. Pendant que les Allemands procédaient à une purge draconienne, le gouvernement français parvenait à maintenir le niveau de vie et à le faire progresser, mais au détriment de l'investissement industriel, en chute libre. Le premier ministre Barre, avec sa rigueur proclamée, avait réussi à tenir le franc sans dévaluation, mais il laissait tout de même, en mai 81, une inflation à près de quatorze p. cent, plus du double du taux allemand. Avec l'aggravation de la crise mondiale, il était évident qu'un gouverne-

Suite à la page 4



ment de droite aurait eu à prendre des mesures très sévères après mai 81. Avec des risques d'explosion sociale aussi grave — ou alors de laisser aller la France vers le déclin.

On peut mettre au passif de la gauche sa politique en zig-zag des premiers dix-huit mois: elle a de toute évidence aggravé dans les milieux d'affaire la méfiance dont souffrait à priori (quoi qu'il fasse) ce gouvernement socialiste. Par contre, on ne peut pas être certain que la droite aurait trouvé le courage de prendre les mesures chirurgicales face à la crise: «En France, dit le syndicaliste Pierre Beck sur le ton de l'accusation, jamais aucun gouvernement, par exemple, n'a osé attaquer le lobby des fonctionnaires.» Le plus étonnant, c'est que c'est maintenant la gauche qui met ces mêmes fonctionnaires à contribution (encore modeste) et qui programme une baisse du niveau de vie, à la fois pour rétablir les équilibres financiers et permettre l'investissement industriel.

François Mitterrand a donc deux ans devant lui pour réussir à redresser la situation: deux années extrêmement dures où toutes les catégories sociales vont se manifester avec férocité. Il peut compter jusqu'à un certain point sur les centrales syndicales qui ne feront pas la politique du pire (alors qu'elles auraient saboté une austerité de droite dans la mesure du possible). Mais il a une moitié du pays contre lui.

«La France est un pays tellement idéologique, dit encore Pierre Beck, que l'affrontement est toujours radical: si la droite est au pouvoir, les forces de gauche sont intolérantes. Et inversement.

Si les leaders politiques de la droite évitent de jeter ouvertement de l'huile sur le feu, ils n'ont qu'à laisser faire les forces sociales conservatrices. Chez les patrons de PME, le nouveau syndicat qui se réclame presque de l'extrême-droite fait une percée spectaculaire. Dans cette catégorie de petits patrons, beaucoup font ouvertement la «grève de l'investissement». Chez les commerçants, on assiste à des comportements bien peu civiques: des hausses du pouvoir d'achat spectaculaires en 1982 (20 p. cent) comme pour se garantir à l'avance contre un tour de vis économique.

Cet absence de consensus — gauche contre droite — rend bien aléatoire l'application d'une politique rigoureuse: la solution traditionnelle en France a été celle de l'inflation, c'est-à-dire de la fuite en avant. Devant les difficultés de l'automne, le gouvernement pourrait être tenté de lâcher du lest. Une politique laxiste qui mène à plus ou moins long terme à une situation à l'italienne.

Où alors le cap de la rigueur est maintenu contre vents et marées. La partie sera de toutes manières difficile à jouer. Les forces économiques, largement hostiles au gouvernement, choisiront-elles un demi-sabotage et l'affrontement? Le gouvernement serait-il tenté par des mesures autoritaires dans le domaine économique? Il y a au Parti socialiste des gens tentés par la fermeté. Entre la tentation du laissez-faire et les risques de durcissement social, François Mitterrand et son régime sont pour deux ans sur la corde raide.



Claude Moisy



FACE À MITTERRAND

Reagan n'aime pas ce que dit la France, mais tolère très bien ce qu'elle fait

Deux ans après l'avènement du président socialiste François Mitterrand, les relations entre la France et les États-Unis tiennent toujours du même miracle historique: une très solide alliance faite de perpétuelles bisbilles.

Récemment, après une de ces classiques tirades d'un ministre français rendant les États-Unis responsables de l'un ou l'autre des problèmes du monde, un haut fonctionnaire du Département d'État disait aux journalistes: «Nous avons cessé de faire attention à ce que disent les Français. Ce qui nous intéresse, c'est ce qu'ils font.»

Le président Ronald Reagan a été le premier surpris d'aimer ce que faisait François Mitterrand sur la scène internationale. Ce champion du conservatisme pur et dur avait vu avec alarme un socialiste, allié aux communistes par-dessus le marché, arriver au pouvoir dans un pays européen aussi important que la France.

«Entre nous, rien ne pourra plus être comme avant», avait proclamé gravement un communiqué officiel américain en juin 1981 lorsque quatre ministres communistes entrèrent dans le gouvernement de M. Pierre Mauroy après le triomphe de la gauche aux élections législatives françaises. Les Américains voyaient déjà la main de Moscou dans le sac de l'Alliance atlantique.

Reagan et son entourage de Californiens, qui ne connaissaient rien aux relations tumultueuses du Parti socialiste français avec l'URSS et le communisme, découvrirent rapidement que ce François Mitterrand, malgré sa rose rouge, avait envers Moscou une attitude aussi ferme qu'eux-mêmes.

Petit à petit la Maison-Blanche se rendit compte que sur le plan des relations Est-Ouest et de la stratégie, le président Mitterrand, avec sa méfiance de l'URSS et sa confiance dans la dissuasion nucléaire, était plus proche d'eux que l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing. Paradoxalement la France socialiste était, pour l'es-

sentiel, devenue en 1982 le meilleur allié des États-Unis en Europe.

Aujourd'hui, une publication aussi solidement conservatrice que le *Readers Digest*, très proche de l'équipe Reagan, n'hésite pas à rendre hommage, en 31 millions d'exemplaires, à l'action du président Mitterrand dans la défense de l'Occident. «En affaires étrangères, écrit-il dans son dernier numéro, le gouvernement Mitterrand a été ferme dans son engagement envers l'Alliance atlantique et a apporté un appui beaucoup plus vigoureux que ses prédécesseurs au déploiement de missiles américains en Europe.»

Et pourtant, lorsque les socialistes français arrivèrent au pouvoir il y a deux ans, presque tout le monde à Washington dressa la liste des points de divergence qui devaient, paraît-il, immanquablement conduire à la dégradation progressive des relations entre Washington et Paris.

Il y avait tout d'abord le «discours» socialiste, fait de dénon-

ciations de l'impérialisme et des injustices sociales engendrées par le capitalisme, de dévotion à la cause des droits de l'homme et des peuples du tiers-monde. Jack Lang et Jean-Pierre Cot, les deux jeunes ministres de la Culture et de la Coopération, particulièrement éloquents dans ce genre de langage, furent vite considérés comme des boute-feux de l'anti-américanisme.

Il y avait ensuite l'Amérique centrale, ce feu qui couvait à la porte des États-Unis et sur lequel Washington et Paris soufflaient en sens contraire. La France socialiste commença par agacer le gouvernement Reagan en reconnaissant formellement la représentativité politique des rebelles du Salvador et en apportant son soutien au régime marxiste du Nicaragua.

Mais les Américains se félicitent maintenant, sans le dire trop fort pour ne gêner personne, que les Français aient mis depuis un an beaucoup d'eau dans leur vin. Ils ne sont plus en pointe dans l'affaire du Salvador et ils ont fait publi-

quement des réserves sur l'orientation «répressive» prise par les sandinistes du Nicaragua.

Il y avait enfin et surtout les affaires économiques et commerciales. Les dirigeants américains prévoyaient que la politique de lutte contre le chômage par l'accroissement des dépenses publiques, d'abord suivie par le gouvernement socialiste à contre-courant de ce qui était fait aux États-Unis et dans la plupart des autres pays industrialisés, affaiblirait la position concurrentielle de la France et la pousserait au protectionnisme.

Entre-temps, la France socialiste a changé de politique économique et s'est embarquée, après trois dévaluations de sa monnaie, dans un programme d'austérité que n'aurait pas osé proposer naguère le rigoureux Raymond Barre, premier ministre de l'ancien président Giscard d'Estaing.

Mais les Américains ne s'attendaient pas pour autant à ce que la France renonce à sa double tendance, établie depuis le général de Gaulle, à affirmer son indépendance nationale en attaquant les États-Unis et à dénoncer l'égoïsme américain comme principale cause des difficultés économiques des autres pays.

Personne à Washington n'a été surpris que cette tendance s'exacerbe à l'approche du sommet économique du monde occidental qui se tient à la fin du mois de mai à Williamsburg (Virginie).

Ces dernières semaines, M. Jacques Delors, ministre français des Finances, a accusé les États-Unis de «mépris» envers leurs partenaires à cause de leur refus de mieux contrôler la montée du dollar et de faire baisser plus rapidement leurs taux d'intérêt. M. Claude Cheysson, ministre des Relations extérieures, a renchéri en laissant entendre que les Américains voulaient profiter du sommet pour imposer leurs vues aux autres pays du monde occidental.

Tout est donc dans l'ordre dans les relations franco-américaines. On est des alliés fidèles, mais on ne se fait pas de cadeau dans la défense des intérêts nationaux qui ne sont pas toujours concordants.



LE TRIANGLE QUÉBEC- PARIS-OTTAWA La difficile normalisation



Jean-François Lisée



Ce n'est pas vraiment le 10 mai 1981, jour de l'élection d'un président socialiste en France, que l'on doit retenir comme date décisive dans l'évolution des rapports entre Québec, Ottawa et Paris.

Ce jour est important, mais la date à retenir est celle du 20 mai 1980, lorsqu'une majorité de Québécois ont dit «non» au projet de souveraineté-association.

Depuis la visite du général et son «Vive le Québec libre», la classe politique française regardait d'un oeil sympathique la longue mais sûre marche de leurs cousins d'Amérique vers la création d'un État souverain. C'est cette perspective, celle de s'assurer à terme un allié francophone aux frontières des États-Unis, qui a — de façon plus ou moins consciente il faut le dire — amené les gouvernements successifs de la France à donner tant d'emphasis à ses relations avec le Québec. Jamais, nulle part ailleurs, le gouvernement français n'avait entretenu liaison aussi chaleureuse avec une autorité provinciale, par-dessus et souvent malgré les volontés d'un État central souverain. Mais le 20 mai 1980, cette perspective s'estompait et emportait avec elle une donnée jusque-là essentielle du triangle Québec-Paris-Ottawa.

Il fallait être bien naïf, ou mal connaître les traditions ancestrales de la diplomatie française pour croire que cet événement allait provoquer un changement brutal de direction, un renversement d'alliances.

Le 20 mai 1980 ne fermait pas la porte aux relations désormais privilégiées entre Québec et Paris. Les Français ont le sens des «droits acquis» et rien ne devait changer dans l'enthousiasme «non-indifférence» que la France prodigue au Québec.

Mais le 20 mai ouvrait la porte à une tentative de normalisation des liens Paris-Ottawa. L'élection de François Mitterrand à la présidence de la République française allait donner, un an plus tard, l'occasion de cette normalisation.

La grande entente

On allait s'apercevoir tout de suite que Pierre Trudeau et François Mitterrand chantaient le même refrain. Oui au dialogue nord-sud, oui au réarmement occidental contre l'Union soviétique, non aux politiques économiques américaines, oui aux nouvelles technologies.

Les leaders canadiens et français s'étaient toujours regardés, depuis de Gaulle, d'un oeil méfiant. Le couple Trudeau-Mitterrand ouvrait une ère de confiance.

De la grande entente sur les sujets internationaux, il fallait passer à la coopération proprement dite, aux échanges scientifiques et, surtout, économiques.

En quittant son poste d'ambassadeur canadien à Paris à l'été 81, Gérard Pelletier déplorait, dans une note interne qui ne resta pas longtemps confidentielle, «l'atmosphère politique raréfiée» des relations Paris-Ottawa et l'état «presque embryonnaire» des échanges économiques. Tout restait à faire.

L'offensive fédérale a pris d'abord la forme d'un incroyable défilé de ministres venus prendre contact avec leurs homologues français. MacEachen, Whelan, Leblanc, Joyal, Argue, Lapointe et les habitués que sont devenus Marc Lalonde, Pierre de Bané et Francis Fox ont indéniablement occupé le terrain.

Mais on attendait surtout du voyage du premier ministre Pierre Mauroy au Canada en avril 82 et de celui de Pierre Trudeau en France en novembre dernier le véritable coup d'envoi à la coopération attendue.

Le séjour de Mauroy à Ottawa, s'il ne se passa pas trop mal, ne donna aucun résultat tangible. La délégation française fut surprise et déçue de constater que rien de précis ne se cachait derrière les grandes phrases de Pierre Trudeau sur l'impérieuse nécessité de relancer les échanges économiques.

Un scénario en tous points identique se déroula en novembre sui-

vant lorsque ce fut au tour du premier ministre canadien de venir en France. M. Trudeau s'est présenté les mains vides à ses vis-à-vis français et personne n'a été surpris de la timidité des résultats des discussions.

Les deux parties ont convenu de former un «groupe de contact» d'hommes d'affaires. On nous dit que le volet canadien, dirigé par Raymond Garneau, est maintenant constitué et qu'une première rencontre avec le groupe français pourra avoir lieu d'ici la fin de l'été.

Si l'on ajoute à cela que les négociations sur la participation canadienne au nouvel avion du consortium Airbus entraînent en longueur — pour des raisons qui relèvent également de la faiblesse du marché de l'aéronautique — et que les discussions pour l'implantation d'une usine d'hélicoptères français au Canada se poursuivent, on aura à peu près complété le bilan de deux ans de normalisation économique France-Canada.

Il est sans doute trop tôt pour dresser un constat d'échec de cette normalisation. Mais on peut sans crainte affirmer que les signes de réussite sont d'une inquiétante rareté.

La guérilla

Pendant ce temps, et malgré tout ce qui a pu se dire ou s'écrire, c'était «business as usual», et même un peu plus, dans l'axe Paris-Québec.

Dès l'arrivée des socialistes au pouvoir, le gouvernement québécois a reçu l'assurance qu'une éventuelle normalisation des relations avec Ottawa ne se ferait aucunement au détriment des liens privilégiés qui se sont tissés entre Paris et Québec depuis le début des années 60.

Pierre Mauroy n'a pas raté une occasion de réaffirmer publiquement cette position tant lors de son passage au Québec que lors de la venue de son homologue canadien.

C'est là le résultat d'une machine bien huilée, qui fonction-

ne à plein rendement. Ces ententes concernent essentiellement des petites et moyennes entreprises, mais le gouvernement québécois s'est également offert le luxe de négocier le plus important investissement jamais fait par la France à l'étranger, celui de l'aluminerie de Pechiney à Bécancour. L'entente définitive devrait être signée lors de la venue de René Lévesque à Paris à la fin juin.

Le Québec a également réussi à repousser quelques offensives fédérales dans l'incessante guérilla diplomatique qui fait rage à Paris. Ce fut d'abord la volonté canadienne de faire accompagner par un représentant fédéral tout ministre français en visite au Québec. Il n'en est aujourd'hui plus question, mais Pierre Trudeau a obtenu que les ministres français séjournant au Québec fassent un arrêt à Ottawa, ne serait-ce que quelques heures.

Le cas de l'extension au reste du Canada de la diffusion de la télévision française au Québec (TVFQ 99) a aussi été un sujet de discorde. Le ministre fédéral des Communications, Francis Fox, s'est fait le champion de cette extension, alors que les ententes initiales stipulent que Québec doit avoir la haute main sur cette affaire. Le Quai d'Orsay a confirmé l'interprétation québécoise des choses en octobre dernier, mais il semble que le fédéral n'ait pas encore dit son dernier mot.

En revanche, Pierre Mauroy a catégoriquement refusé de commenter devant les journalistes la dispute Québec-Ontario sur la dénomination de la représentation ontarienne à Paris. (voir PLUS du 5 mars 83). Les Québécois estiment que les mots «Délégation générale» reflètent un statut diplomatique dont jouit le Québec, mais n'a jamais été accordé à la «Délégation générale de l'Ontario».

En définitive, deux ans de socialisme n'ont pas changé grand-chose à notre triangle. Québec a toujours ses entrées et ses privilèges dans la maison France. Ottawa n'a que le pied dans la porte.

plus

éditeur
Jean Sisto

éditeur adjoint
Réal Pelletier

secrétaire de rédaction
Manon Chevalier

collaborateurs
au Québec

Françoise Côté
Gil Courtemanche
Antoine Désilets
Jean-François Doré
Jean-Guy Duguay
Claire Dutrisac
Jacques Duval
Guy Fournier
Pierre Godin
Serge Grenier
Jean Hébert
Dr Gifford Jones
Dr Louise Laliberté
Gérard Lambert
Yves Leclerc
Marie Lessard
Mario Masson
Pol Martin
André Robert
Gisèle Tremblay
René Viau

Toronto Patricia Dumas
Calgary Diane Hill
Vancouver Daniel Raunet
New York Robert-Guy Scully
Miami Ron Laytner
Mexico Pierre Saint-Germain
Paris Jean-François Lisée
Louis-Bernard Robitaille

Bruxelles Claude Moniquet
Rome Jean Lapierre
Vienne Albert Juneau
Tokyo Huguette Laprise
Taiwan Jules Nadeau

PLUS publie également des reportages exclusifs obtenus de l'Agence France-Presse et l'agence Inter Presse Service.

publicité

générale: Probec5 Ltée
Tél.: Montréal 285-7306
Toronto (416) 967-1814
de détail: La Presse, Ltée
Tél.: (514) 285-6874

Le magazine PLUS est publié par Hebdobec Inc., C.P. 550 Succursale Place d'Armes Montréal H2Y 3H3, monté et imprimé par LA PRESSE, Ltée. Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

président du conseil
d'administration
Roger D. Landry

directeur général
Jean Sisto

responsable des
cahiers spéciaux
Manon Chevalier

secrétariat
Manon Beaulieu

Tél.: (514) 285-7319

LE DÉFI D'UNE CERTAINE POLOGNE

Reconstruire «Solidarité», en dépit de la peur

Un magasin d'alimentation proche de la rue Pulawska. Depuis six heures du matin, plusieurs dizaines de personnes font la file, attendant l'ouverture des portes. Quand elle se produit. Enfin, un peu après huit heures, commence le long défilé des clients. Mais les rayons sont quasiment vides, et aux gens qui lui demandent du pain, du saucisson, du lait, le marchand ne peut que répondre: «Niema» — il n'y en a pas —. Arrive une brave dame qui lui adresse gentiment la parole: «Jiendobre...» — bonjour — et lui, emporté par l'habitude la coupe: «Niema Jiendobre».

Ce genre d'histoires, vécues ou apocryphes, on en colporte des dizaines à Varsovie et dans le reste de la Pologne. Elles témoignent de cet humour qui, bien souvent, a été le refuge ultime, la dernière protection permettant à la population de ne pas craquer. Et parfois, elles sont l'écho de cette volonté de résistance — qui caractérise la société polonaise. Comme celle-ci, qui est vraiment arrivée.

C'était juste après l'instauration de l'état de guerre. Dans un tramway, montent quatre miliciens en tenue de combat. Tout le monde se tait, et les regarde. Un arrêt. Deux arrêts. Trois arrêts. Et toujours le silence. La situation devient insupportable. Le tramway repart, une voix s'élève. Celle d'une femme, jeune, assise en face de son fils, âgé de huit ans. Elle lui explique: «Regarde-les bien Pavel. Ils parlent polonais. Ils ressemblent à des Polonais. Mais ce ne sont pas des Polonais...» Ce sont ces petits actes, ces gestes recommencés chaque jour, cette insoumission collective et calme, cette résistance passive de tous les instants qui permettent à ces hommes et à ces femmes qui vivent un cauchemar de tenir depuis un an. Récemment, une nouvelle pratique s'est développée: le dimanche matin après la messe, dans certaines paroisses du centre de Varsovie, les fidèles se promènent ensemble pendant un petit quart d'heure. Ils ne manifestent pas, aucun slogan n'est crié, on ne brandit pas de banderole, mais plusieurs milliers de personnes arpentent les trottoirs de la ville durant quinze minutes et cela suffit à faire enrager la milice qui n'est pas dupe...

Et pendant que l'homme de la rue trompe son désespoir en multipliant les occasions de tourner les autorités en ridicule, l'opposition structurée, elle, s'organise.

Un ancien dirigeant du syndicat, que le coup de force du général Jaruzelski conduisit dans un camp d'internement pour un an nous le

disait, à Varsovie, il y a quelques semaines: «C'est vrai, à certains moments nos structures peuvent donner l'impression de s'essouffler, mais il faut dire que le travail de nos cadres est loin d'être simple. Ils doivent suivre deux axes divergents: d'une part renforcer l'appareil clandestin, la commission provisoire et ses instruments, protéger ceux qui ont «plongé» après le 13 décembre 1981 et travailler dans l'ombre tout en leur donnant les moyens techniques d'élargir leur champ d'action, et d'autre part occuper le «terrain légal».

«Et ça, c'est important: une possibilité de reconstruction du mouvement nous est offerte, même si elle est partielle, par le biais de l'aide aux prisonniers, de l'assistance aux plus démunis, de toute cette prise en charge de la société polonaise qui est nécessaire et qui peut se faire au grand jour.» Et il ajoutait, avec un soupir: «Mais il faut aller lentement, prudemment, nous devons sans cesse tenir compte du fait que la population est fatiguée, qu'un an d'état de guerre a amené les gens à vivre perpétuellement dans la crainte de l'arrestation qui pouvait les frapper ou frapper leurs proches. Sans compter l'usure due à des conditions de vie lamentables...»

La fatigue, l'usure... Deux mots qui traduisent bien la réalité polonaise. C'est vrai qu'après l'épreuve de «l'état de guerre» avec ses dizaines de milliers d'internement, les mauvais traitements et parfois la mort — officiellement treize cas de décès dus à des tabassages ou à l'usage d'armes à feu par la police ont été enregistrés. En fait, il y en aurait presque dix fois plus... — les gens ont besoin de souffler.

C'est vrai que la crise économique prend des proportions telles que chacun est frappé dans sa vie de tous les jours. Pour acheter un manteau de qualité, une vendeuse de magasin devra dépenser un mois de salaire, tout est rationné ou hors de prix et malgré tout, la valse des étiquettes se poursuit, rendant chaque jour la vie un peu plus difficile. A tel point qu'il est devenu courant dans certains milieux de faire une double journée de travail et de cumuler deux emplois pour arriver à nouer les deux bouts.

Et c'est dans ce climat que l'on se prépare à la visite du pape, dans un mois et demi. Certains s'étonnent et regrettent que le souverain pontife ait accepté d'effectuer cette visite dans les conditions qui prévalent aujourd'hui à Varsovie. Comme cet ancien cadre de «Solidarité rurale»: «La visite de Jean-Paul II ne pourra pas faire

Hugues Krasner

À
VARSOVIE

évoluer la situation, elle n'arrangera rien, mais elle permettra au pouvoir de faire une belle opération de «relations publiques» et d'exploiter sa présence pour faire croire que tout va bien en Pologne.

Le pape deviendrait alors l'alibi et l'otage du gouvernement Jaruzelski... Pour d'autres, telle cette enseignante de l'Université de Varsovie, «Jean-Paul II, ce sera la bouffée d'oxygène qui nous permettra de tenir encore un peu, qui nous redonnera espoir. Et puis, qui sait, peut-être sa visite donnera-t-elle lieu à une mesure d'amnistie...»

L'amnistie, un autre thème de discussion qui revient souvent en Pologne. Même si au fond personne n'y croit vraiment. À vrai dire, loin d'être à la clémence le vent serait plutôt à la répression accrue, sur les bords de la Vistule. En janvier, c'était le procès intenté

contre les animateurs de Radio-Solidarité. En mars, s'ouvrait, en province, le procès d'Edmund Baluka, leader légendaire des grèves de 1970 sur la Baltique qui, après plus de 10 ans d'exil, était rentré en Pologne quelques mois avant le coup d'État. Mais le pire reste à venir.

Le pire? Écoutons un avocat de la capitale: «Dans quelques semaines, quelques mois au plus, les autorités déclencheront une énorme mascarade pseudo-judiciaire, le procès contre les membres fondateurs du comité d'autodéfense sociale, le KOR, qui avait été créé en 1976, pour défendre les ouvriers poursuivis après les grèves d'Ursus et de Radom. On peut dire que ce sont ces hommes — Jacek Kuron, Adam Michnik, Jan Josef Lipski, entre autres — qui par leur combat ont permis l'avènement de Solidarité. Et cela, les communistes ne leur ont jamais pardonné. Alors, ils ont mis sur pied un procès qui s'inscrit en droite ligne dans l'héritage des grandes mises en scènes staliennes des années cinquante. Une dizaine d'intellectuels seront poursuivis pour avoir «tenté de renverser par la force le système politique de la République populaire de Pologne. Une accusation grotesque, puisque le KOR a toujours insisté sur le caractère pacifique et non violent de son action, mais pour le pouvoir, il ne s'agit que de se venger, et pour cela, tous les moyens sont bons.»

Et pourtant, malgré tout, malgré la peur, l'usure, la fatigue, ce n'est pas le découragement qui prévaut en Pologne. En arpentant les trottoirs de Varsovie, on est frappé par cette sourde volonté qui anime hommes et femmes. Un soir, à Varsovie, alors que nous étions arrêtés devant une croix de fleurs à l'ombre de l'église Sainte-Anne, la paroisse des étudiants, et que nous regardions briller dans la nuit les flammes des dizaines de petites bougies posées à même le sol qui témoignent de la patience et de l'espoir de tout un peuple, une amie nous l'avait dit: «Rappelez-vous et dites-le en Occident: Varsovie n'est pas Prague. On ne normalisera pas la Pologne...»



Gaz lacrymogènes et jets d'eau, le premier mai, à Gdansk.

DEMAIN L'AN 2000



Yves Leclerc

Le vidéotex aux USA: un avenir brillant?

Depuis un an ou deux, à mesure qu'on sentait l'intérêt pour le vidéotex grand public flancher en Europe et au Canada et qu'on voyait surtout à la télématique un avenir professionnel et institutionnel, un nouveau marché apparemment extrêmement vigoureux se développait aux États-Unis.

De fait, les Américains qui avaient d'abord négligé cette technologie en faveur de la «privatique» et des ordinateurs individuels se mettaient à s'y intéresser et dans un premier temps à étudier les systèmes étrangers (Télidon, Prestel, Antiope) puis dans un second à développer un «protocole nord-américain», le NAPLPS, très voisin de Télidon.

Les résultats d'une étude de marché importante réalisée au cours des deux dernières années par la maison Booz-Allen et Hamilton viennent d'être rendus publics. D'après un article dans une récent

te édition du magazine «Business Week», ils montrent clairement le pourquoi de ce regain de vie de l'industrie de la télématique aux USA.

L'enquête a duré deux ans et a porté sur 700 familles américaines des régions de New York, Columbus (Ohio), Denver (Colorado) et San Diego (Californie). Chacun des foyers avait été équipé d'un terminal vidéotex et a eu à sa disposition au cours de l'expérience divers «packages» ou ensembles de services couvrant toute la gamme des fonctions habituelles de la télématique.

Le premier résultat, c'est que les deux-tiers des familles se disent prêtes à payer environ 15\$ par mois pour un abonnement qui comprendrait, entre autres; services bancaires à domicile, téléachats, informations utilitaires et protection contre le vol. Un groupe plus restreint est prêt à payer jusqu'à 50\$ par mois pour un service

complet comportant aussi messageries électroniques, protection contre les incendies, réservations à distance, enseignement télématique, etc.

«Nous avons été surpris de voir à quel point les gens sont prêts à accepter les services d'information à domicile», dit le responsable de l'étude de Booz-Allen, Michael McLaughlin. Et il prédit que d'ici dix ans, de 17 à 30 millions de foyers des USA seront équipés de tels systèmes... ce qui représente au moins le double des prédictions les plus optimistes faites jusqu'à maintenant et qui pourrait constituer un marché de l'ordre de \$30 milliards par an pour les fournisseurs d'information et de services divers: banques, câblodistributeurs, maisons de vente à distance, agences de publicité.

La grande exception qui confirme la règle: le service le moins populaire est celui des nouvelles, alors que depuis le tout début de la télématique, on le considérait comme un des besoins majeurs auxquels il faut répondre. Une explication possible est que les usagers trouvent qu'ils reçoivent assez de nouvelles (le plus souvent mauvaises ces jours-ci) par les journaux, les magazines, la télévision, la radio; ils ne ressentent pas le besoin d'en avoir une autre source à travers le vidéotex.

Autre explication possible: l'at-

trait majeur du nouveau système pour beaucoup d'usagers est non pas le supplément d'information obtenu ou les services supplémentaires, mais simplement le temps gagné à faire à distance des choses qu'il fallait auparavant se déplacer pour accomplir: aller à la banque, au magasin, à l'agence de voyage. Il est clair que la lecture des nouvelles n'entre pas dans cette catégorie.

Quelle importance faut-il accorder au résultat de cette enquête? Son sérieux fait peu de doute. Elle a été réalisée par une maison très respectée, à un coût de 2,5 millions \$, financé par 28 entreprises importantes: Bell, Xerox, CBS, Atari, IBM, etc. Pour la première fois en Amérique du Nord, on a procédé au moyen d'un échantillon bien représentatif, dans toutes les régions principales des États-Unis et auprès de gens auxquels on donnait d'abord l'occasion de se familiariser assez longtemps avec le nouveau produit avant d'avoir à se prononcer.

Cependant, il faut faire quelques réserves. Le «produit» testé avait un caractère purement commercial et ne comprenait aucun versant «public» ou «culturel»; il ne couvre donc qu'une partie des applications de la télématique grand public. Deuxièmement, il n'offrait qu'une forme de vidéotex, alors que plusieurs systèmes sont dis-

ponibles, qui diffèrent par l'esthétique, les capacités textuelles et graphiques et les modes d'accès à l'information. Enfin, les clientèles canadiennes et québécoises ne réagissent pas automatiquement comme l'américaine aux mêmes produits, surtout quand ceux-ci ont une incidence culturelle.

Il n'en reste pas moins que pour la première fois, on possède des chiffres concrets, basés sur une expérience d'assez longue durée dans plusieurs régions, quand à l'accueil que le public nord-américain est prêt à faire au vidéotex. Et pour la première fois depuis assez longtemps, le pronostic est favorable.

Il sera intéressant de voir quel usage en feront les initiateurs canadiens du vidéotex, qui depuis un moment déjà s'écartaient du marché grand public, car tous les indices (notamment les résultats des expériences tentées, par exemple le Vista de Bell Canada à Toronto et Cap-Rouge) leur indiquaient qu'il n'y avait pas là d'avenir dans l'immédiat.

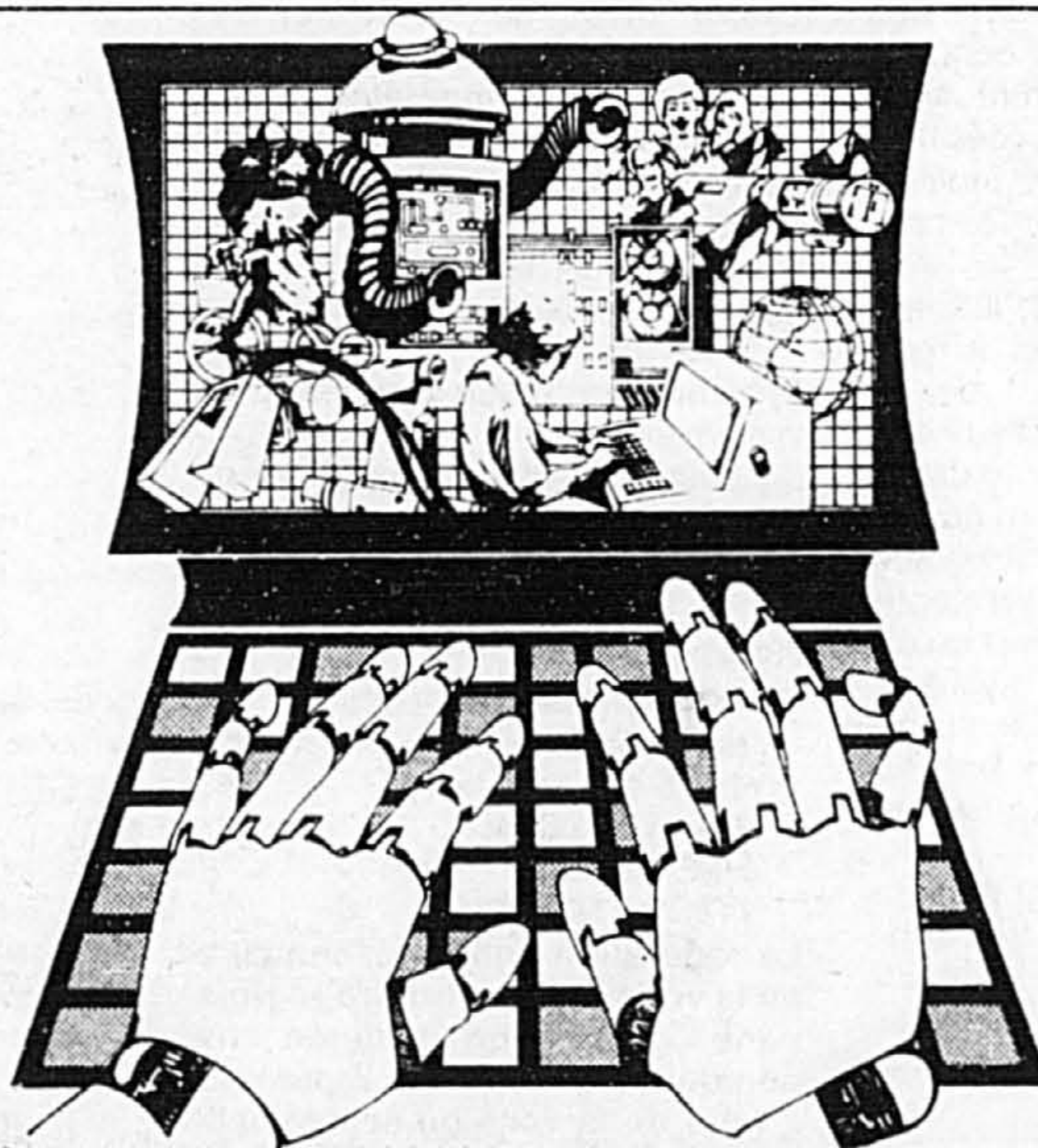
S'il n'y a pas un rajustement du tir, le danger est que le travail de pionniers fait ici profite plutôt à des concurrents américains plus récemment venus à la télématique, mais plus audacieux et plus dynamiques dans leur stratégie. Télidon aura-t-il fait autre chose que paver la voie à NAPLPS? □

2^e SALON DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE du 13 au 22 mai PLACE BONAVENTURE

La science en spectacle!

- Communications • Sciences humaines
- Technologie • Transports
- Loisir scientifique • Énergie et ressources
- Environnement • Santé

Événement majeur de
l'année mondiale des communications



SPÉCIAL PRÉ-VENTE DE BILLETS AVANT LE 12 MAI 1983

Profitez de la réduction dès maintenant

Prix rég.: guichets	Prix pré-vente
Adultes ~~4,50\$~~	3,00\$
Étudiants et Âge d'Or ~~3,00\$~~ (carte)	2,00\$
Enfants ~~1,50\$~~ de 6 à 12 ans	1,00\$

Gratuit pour les enfants de moins de 6 ans

Une production de la Société scientifique TECHNICA

Renseignements:

951, boul. St-Joseph est, Montréal

(514) **849-4196**
(du lundi au vendredi)

Les cartes Visa
et Master Charge
sont acceptées.



Albert Tremblay

PLEIN AIR

Futurs amateurs de voile: louez avant d'acheter

Bon an mal an au Québec, les services gouvernementaux émettent quelque 10 000 enregistrements de « petits bâtiments ». Les nouveaux propriétaires de bateaux plus gros et plus coûteux choisissent souvent la formule plus complexe de « l'immatriculation au registre naval ». L'autorité fédérale ne faisant pas la différence entre un transatlantique et un voilier de 40 pieds, il est difficile de savoir combien le sport de la voile se fait de nouveaux adeptes chaque année. Ils se comptent par milliers, ça ne fait aucun doute.

La flottille que l'on retrouve regroupée autour des lacs St-Louis et des Deux-Montagnes compte certainement plus de 2 000 voiliers habitables. La flottille du lac Champlain est probablement plus importante. Les Américains eux non plus ne gardent pas de statistiques.

Toutes ces transactions ne se transforment pas nécessairement en autant de catastrophes. Et à bord de tous ces bateaux il se trouve davantage d'amateurs de voile heureux que de familles séparées ou de gens désillusionnés.

À certaines conditions essentielles, la voile est un sport familial qui peut procurer à l'ensemble des membres d'une famille de grandes satisfactions et de merveilleux moments.

Ces conditions sont peu nombreuses:

- **Il faut accepter d'y mettre le prix.** La voile est un sport dispendieux et les nouveaux-venus font souvent l'erreur d'en sous-évaluer le coût réel. Si le bateau gruge une part trop importante du budget familial, il y a bien des chances que l'expérience tourne au désastre. À ce niveau, la plus grande prudence est de rigueur et les projections de dépenses ont tout intérêt à se situer du côté « haut »;
- **Il faut choisir avec soin le bateau qui convient au type de voile qu'on envisage de pratiquer.** Choisir un bateau de haute perfor-

mance quand on rêve de croisières tranquilles est une erreur aussi grave que d'acheter un lourd croiseur lorsqu'on rêve de régates, de vitesse et de performance;

- **Il faut choisir le bateau en fonction du plan d'eau qu'on pense utiliser.** Un bateau parfaitement à l'aise au lac St-Louis ou au lac Champlain pourra se montrer absolument inconfortable et même dangereux dans le bas du fleuve St-Laurent ou sur la côte Atlantique.

- **Si l'on pense impliquer d'autres gens que soi dans l'aventure, il faut être certain que ces autres personnes ne subissent pas ce choix.** La dimension d'un bateau conditionne l'importance de l'équipage: vaut mieux se trouver seul sur un petit bateau qu'à plusieurs, embarqués de force, sur un plus gros, surtout si cet équipage est constitué des membres de la famille.

- **Il faut savoir naviguer.** Certains achètent un bateau, commencent à naviguer sans connaître les moindres rudiments de la conduite d'un bateau... et s'en tirent. Mais ils sont l'exception. Exception souvent faite d'incidents inutiles, d'histoires à faire dresser les cheveux sur la tête.

Il y a quelques années, il aurait été impensable de songer à remplir ces conditions avant de se retrouver « maître après Dieu » sur son propre bateau. Il n'existait alors que peu ou pas d'écoles spécialisées, il était peu fréquent de rencontrer quelqu'un susceptible de vous initier à un sport qu'on se plaisait à habiller de mystères et enfin il était difficile sinon impossible de louer un bateau pour avoir la chance de se faire la main.

Ces excuses ne tiennent plus. L'existe maintenant de très bonnes écoles de voile qui, pour un prix minime, dispensent en hiver d'excellents cours théoriques sur la pratique de la voile.

D'autres écoles prolongent ce cours théorique de stages d'en-

traînement pratique sur différents types d'embarcation et sur différents plans d'eau.

Enfin, plusieurs compagnies de location permettent maintenant à ceux qui sont tentés par le romantisme de la voile de faire l'essai de quelques jours en mer sous la gouverne et la surveillance d'équipages aguerris.

Se lancer dans l'aventure de la voile sans formation et entraînement est une erreur aujourd'hui inexcusable. La meilleure solution consiste sans doute à combiner vacances agréables et formation. Certaines écoles donnent le cours théorique et pratique en même temps que le stage de formation sur une embarcation dont le capitaine est aussi professeur.

Il est ainsi possible de vérifier du même coup si le sport nous convient, si le plan d'eau envisagé est agréable, si conjoint et enfants y trouvent la même satisfaction, si l'on peut et on veut apprendre une science qui peut être assez complexe, si on sait maîtriser ses peurs, comment on réagit au mal de mer, si la promiscuité dérange et si finalement cette vie nouvelle convient à la cellule familiale.

C'est moins cher que l'achat d'un bateau inutile au bout de quelques mois.

C'est plus agréable que subir les incroyables querelles d'un mauvais choix.

C'est mille fois mieux qu'un divorce. Un divorce de voile. Le pire des divorces... dit-on.

Adresse utile:

La Fédération de voile du Québec
1415 est, rue Jarry,
Montréal, Qué.
H2E 2Z7
(Tél.): 374-4700

La fédération publie « L'annuaire de la voile », un répertoire regroupant l'information destinée aux personnes qui veulent apprendre à faire de la voile ou se spécialiser. Publication disponible à la même adresse. 1 \$

La Toyota Camry: une belle entrée en scène

CONDUIRE

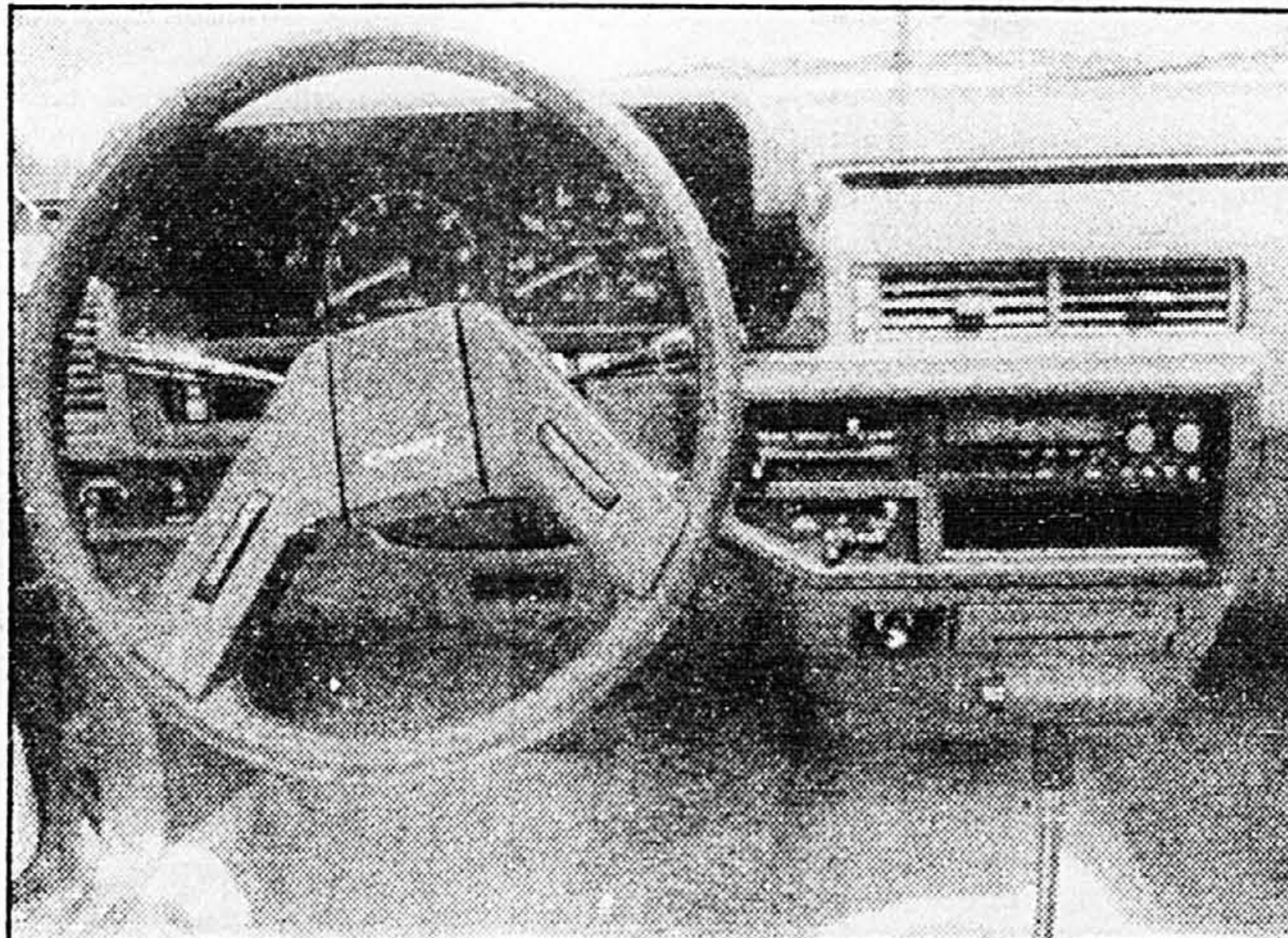


Jacques Duval

92 ch. à 4 200 tr/mn et offrant un couple exceptionnel à bas régime.

Cette mécanique est présentée sous la forme d'un sedan 4 portes de ligne très sobre ou d'un hatchback 5 portes d'un style un peu moins réussi. La Camry n'est livrée ici qu'en version LE pour «Luxury Edition», ce qui signifie que l'équipement de série est assez élaboré. Il comprend, entre autres, la direction assistée, une radio AM-FM MPX à quatre haut-parleurs et le régulateur de vitesse, tandis que le verrouillage cen-

fois chez Toyota), direction à crémaillère avec assistance variable, freins à disque ventilé à l'avant et à tambours à l'arrière et suspension à quatre roues indépendantes avec jambes de force MacPherson et ressorts hélicoïdaux. Seule la transmission automatique est vraiment innovatrice avec ses quatre rapports (dont une surmultiplication) et son système électronique par micro-processeurs qui permet, au toucher d'un bouton, de modifier le régime de passage des vitesses ou de retarder le verrouillage du convertisseur de couple. En somme, le conducteur dispose de



Au tableau de bord, les diverses commandes sont bien regroupées et la Camry propose un équipement très complet comprenant, entre autres le régulateur de vitesse ainsi que des glaces et des rétroviseurs à commande électrique.

trois modes d'utilisation de la boîte: normal, économie et performance. Il s'agit, précisons-le, de la même transmission automatique que l'on retrouve dans les modèles de haut de gamme de la marque, la Cressida et la Supra. Ajoutons qu'une boîte de vitesses manuelle à 5 rapports est offerte en équipement de série. Quant au moteur, on a affaire à un 4 cyl. de 2 litres à injection électronique développant

trai des portières ainsi que des lève-glaces et des rétroviseurs à commande électrique sont proposés en option. La facture s'élève à 10 998 \$ et il est certain, qu'à ce prix, la Camry n'aura aucun mal à jouer les trouble-fête sur le marché des compactes à traction avant.

Pour Toyota, il importait avant tout de réaliser une voiture solide et facile à conduire... L'objectif a été atteint et même si la nature

même de ce modèle ne lui permet pas de passer la rampe de façon spectaculaire, il faut bien convenir qu'il offre à peu près tout ce que recherche l'utilisateur moyen.

Les performances et le comportement routier ne déclenchent peut-être pas de grandes passions mais se situent néanmoins à un niveau très honnête. Un confrère américain a sans doute bien décrit cette Toyota en affirmant qu'il s'agit d'une voiture « américaine » construite avec tout le soin qui caractérise la production nipponne. Rien, en somme, n'est transcendant dans la Camry mais tout est de très bon aloi...

Avec un régime maximal peu élevé, le moteur est d'une étonnante discrétion pour un 4 cyl., et il se met en route instantanément. La force de couple étant obtenue également à très bas régime, il se distingue par une souplesse qui, en conduite normale, permet d'oublier sa modeste puissance. Malgré quelques hésitations sans doute propres à la voiture mise à l'essai, le 0-100 km/h est réalisé en 12,7 sec., ce qui est très respectable si l'on considère que le modèle qui me fut confié était doté de la transmission automatique.

Fidèle au caractère de la voiture, la boîte fonctionne avec une douceur peu commune et même les fréquents passages de vitesses associés à l'utilisation d'un 4e rapport surmultiplié sont pratiquement imperceptibles. Je n'ai cependant pas noté de différence appréciable dans les temps d'accélération ou les reprises en sélectionnant l'un ou l'autre des trois réglages disponibles. Sur le mode «performance», les passages de vitesses interviennent à 5500 tr/mn au lieu de 4800 mais cela n'a pas d'effet marqué sur les performances, si ce n'est quelques minces dixièmes de seconde. En retour, la faible consommation relevée au cours de l'essai démontre que ce système n'est pas dépourvu d'efficacité puisque la moyenne ville et route se situe, à seulement 9 litres aux 100 km (31 m/g).

Le même égard est réservé aux occupants des places avant grâce à des fauteuils rembourrés assurant un maintien de tout repos. Le siège du conducteur possède en plus un support lombaire et un coussin d'assise réglable à la verticale de l'avant et de l'arrière. Le tableau de bord très bas et en retrait a un double avantage: il



La Toyota Camry dans sa version sedan 4 portes. Ce modèle est aussi proposé avec un hayon arrière de type liftback.

Sans être sportif, le comportement routier peut toutefois être considéré comme parfaitement sécuritaire puisque, dans les virages serrés négociés à la limite, la voiture sous-vire et finit par ralentir d'elle-même en s'écrasant sur son train avant.

Même par grand vent, la tenue de cap est irréprochable et les mauvaises routes permettent d'apprécier aussi bien la douceur de la suspension que la solidité de la carrosserie. Malgré sa grande légèreté et un petit effet de couple sur des surfaces glissantes, la direction conserve une bonne précision et une rapidité d'action qui inspire confiance. Un freinage d'urgence ne permet pas toujours d'immobiliser la Camry en ligne droite mais, règle générale, les freins apparaissent à la hauteur de leur tâche.

Aménagement

Par son équipement de série, son confort et son habitabilité, la Camry risque d'empêtrer sur les ventes de la Cressida. Elle est notamment plus spacieuse que cette dernière avec une banquette arrière qui offre non seulement un excellent dégagement pour les jambes mais aussi un confort exceptionnel. On peut même ajouter que très peu de voitures de cette catégorie ont autant de déférence pour les passagers arrière.

Le même égard est réservé aux occupants des places avant grâce à des fauteuils rembourrés assurant un maintien de tout repos. Le siège du conducteur possède en plus un support lombaire et un coussin d'assise réglable à la verticale de l'avant et de l'arrière. Le tableau de bord très bas et en retrait a un double avantage: il

améliore l'espace disponible à l'avant et permet de profiter pleinement du grand pare-brise au chapitre de la visibilité. Les dimensions du traditionnel coffre à gants s'en trouvent diminuées mais c'est un inconvénient que l'astuce des constructeurs japonais a eu tôt de contourner en prévoyant un deuxième coffre à gants au milieu du tableau de bord. L'espace de rangement se complète de bacs dans les portières et d'un compartiment pour les cassettes sur la console. Les diverses commandes sont bien regroupées dans le champ d'action du conducteur et seules celles du système de chauffage sont dissimulées par le volant et peu commodes à utiliser. L'instrumentation comprend un compteur mais elle se distingue surtout par une ingénieuse jauge à essence graduée en deux sections avec une seconde moitié qui, pour plus de précision, affiche le dernier quart de la contenance du réservoir. La ventilation et le chauffage ne se prêtent à aucune critique tandis que la finition, malgré une abondance de plastique, est sans bavure.

Finalement, le coffre à bagages d'une très grande capacité se signale par sa hauteur inhabituelle (et pratique) et l'on peut simplement déplorer son seuil de chargement encore élevé.

Conclusion

Par son habitabilité, son confort, son économie et son équipement très complet, la Toyota Camry n'aura certes aucun mal à s'immiscer dans le groupe des compactes à traction avant même si ses principales concurrentes sont aussi très bien nanties. Sans faire de coup de théâtre, la voiture joue son rôle sérieusement et avec une

correction qu'on ne retrouve habituellement que chez les vieux routiers. La solidité et la fiabilité associées à Toyota sauront probablement lui donner le p'tit coup de pouce dont elle a besoin pour succéder à la Corona.

LA TOYOTA CAMRY EN BREF

TYPE DE VOITURE: sedan 4 portes ou liftback 5 portes, 5 Places.
EMPATTEMENT: 260 cm
LONGUEUR: 446 cm
POIDS: 1075 kg
MOTEUR: 4 cyl. en ligne monté transversalement.
CYLINDRÉE ET PUISSANCE: 1995 cm³, 92 ch. 42000 tr/mn.
CAPACITÉ DE CARBURANT: 52,3 litres.
BOÎTE DE VITESSE: manuelle 5 rapports, automatique en option.
SUSPENSION à jambes de force MacPherson, roues arrière indépendantes.
FREINS: disque à l'avant, tambours à l'arrière.
DIRECTION: à pignon et crémaillère (assistée).
PNEUS: 185/70 SR13 radial.
ACCÉLÉRATION 0-100 KM/H: 12,7 SEC. (aut.).
REPRISES 80 à 120 KM/H: 10,8 sec.
VITESSE MAXIMALE: 165 KM/H.
CONSUMMATION VILLE ET ROUTE: 9 litres/100 km (31 m/g).
PRIX: 10998 \$

Un souffle au coeur



Dr Gifford Jones

SE SOIGNER

Cette semaine, une intercession auprès des médecins. De grâce, il me semble que nous devrions arrêter de faire peur au monde en leur parlant du claquement de leurs valves du coeur! Evoquons plutôt un son différent, mais cessons d'affoler inutilement les gens en les informant, même sur le ton le plus banal et le plus anodin, que l'auscultation révèle la présence d'un clic mitral. Puisque l'on sait désormais que ces bruits en provenance du coeur ne signifient pas nécessairement une correspondance grave, pourquoi rendre anxieuses des personnes qui ne l'étaient pas?

Plusieurs lecteurs m'ont écrit à ce sujet et demandent, à la suite de ce diagnostic, si une intervention chirurgicale s'impose pour corriger cette anomalie du coeur. Connus depuis toujours, ces bruits métalliques anormaux n'impressionnaient guère autrefois parce que d'une part, les «malades» pa-

raissaient en bonne santé, et que d'autre part, les médecins attribuaient le déclic à une autre source, quelque part dans la cavité thoracique par exemple. Elle est finie la belle ignorance de ces jours anciens! Des spécialistes ont depuis conçu des appareils capables d'enregistrer les moindres sons du coeur.

Le phonocardiogramme et l'échocardiogramme notamment prouvent hors de tout doute que le bruit difforme siégeant à la pointe du coeur est bel et bien dû à une variante de la valve mitrale. Orifice d'abouchement entre l'oreillette et le ventricule gauche, certaines altérations de la valve mitrale la font ressembler aux portes battantes d'un bar western oscillant sous une forte poussée. Du mouvement de retour forcé provient le soufflet ausculté.

Un examen très minutieux pour le détecter

Il n'existe pas de statistiques sur le nombre de personnes affectées

d'insuffisance mitrale, mais sur les 107 membres du personnel d'un hôpital examinés au stéthoscope, une étude rapporte que 10 p. cent d'entre eux avaient des modifications des bruits du coeur. L'incidence grimpa à 17 p. cent quand le groupe fut soumis au phonocardiogramme et l'échocardiogramme repéra pour sa part 21 p. cent de «victimes» chez les mêmes cobayes.

Avoir un souffle au coeur dépend aussi largement de l'expérience du médecin. Pour permettre de faire un diagnostic précis, il faut examiner le malade dans différentes positions et à plusieurs reprises.

Comme par hasard, c'est souvent après avoir été mis au courant de l'existence d'une lésion valvulaire, jusque-là bien tolérée, que plusieurs individus commencent à éprouver des malaises: angine, palpitations, essoufflement et fatigue intense. Cela n'a rien d'étonnant quand on connaît la

«cardiophobie» d'une foule de gens. Avouez-leur qu'ils ont un relâchement de la valve mitrale, ils sont capables d'une syncope devant vous!

Une malformation de structure avec laquelle on peut vivre

Pour rassurer les sceptiques, il faudrait leur mentionner les statistiques compilées par le Dr Fallen du McMaster University. Sur 294 autopsies pratiquées consécutivement, cette malformation n'est apparue que chez seulement 5 p. cent des cadavres. Et pas une fois chez les moins de quarante ans. Ce qui fit fascieusement dire au Dr Fallen que les sujets avec une cardiopathie valvulaire ne mouraient pas souvent! A moins que leur problème ne se résorbe miraculeusement à l'heure du décès!

Une explication logique s'impose d'elle-même. Le bruit de déclic perçu au moment de l'auscultation est occasionné par une légère

malformation ou déformation de structure de la valve. A la fermeture, son mécanisme émet un son différent. Selon le Dr Fallen, il n'y aurait absolument pas lieu de s'inquiéter de ce bruissement hétéroclite.

A mon avis, comme toute vérité n'est pas bonne à entendre, je pense que nous devrions omettre d'en parler au patient. Une note consignée au dossier suffit. Somme toute, rappelle-t-on à ses patients qu'il ont les jambes croches ou le nez dévié? Ne courez donc pas chez le notaire pour rédiger votre testament si l'on vous informe de la présence d'un souffle d'insuffisance mitrale. Nul n'est parfait en ce monde et le corps humain jouit d'une grande capacité d'adaptation. Ce n'est pas une maladie à proprement parler, et puisqu'il semblerait que 20 p. cent de l'ensemble de la population vit au rythme de cette cadence, pourquoi ne vous en accommoderiez-vous pas aussi? □



Claire Dutrisac

Le printemps a pris un air morne et froid pour cacher son arrivée. Mais nous savons qu'il est là, prêt à jeter le voile. Les écureuils qui hantent ma terrasse font des bonds impressionnants, se roulent par terre, jouent avec des branches d'arbre tombées au sol. Les oiseaux viennent de plus en plus nombreux se nourrir au perchoir que je leur ai installé.

Dans les industries, on demande aux employés de déterminer la date de leurs vacances d'été. Dans les familles, des parents s'emploient à choisir un camp de vacances pour leurs enfants.

Une bonne nouvelle

Et les personnes âgées, elles? Celles qui sont à domicile et ne peuvent s'offrir le luxe d'un séjour à la campagne, si court soit-il. Celles qui sont dans des institutions mais qui pourraient en sortir quelque temps, pour peu que certaines administrations modifient des règlements par trop contraignants et sortent des ornières où elles se sont enlisées. Que fait-on pour celles-là?

Au cours d'une entrevue avec le représentant de l'Association des Camps du Québec, M. Raymond Prince, j'ai appris que sept camps

VIEILLIR

Des colonies de vacances pour jeunes... et gens âgés

ont actuellement un programme d'été à l'intention des gens du Troisième Âge dont la limite d'âge est de 50 ans et plus. En certains cas, l'âge requis est de 60 ans et plus.

Certains camps se destinent uniquement à cette clientèle qui grossira avec les ans. D'autres pratiquent un mode de cohabitation avec des enfants, c'est-à-dire que les uns et les autres habitent chacun leur pavillon respectif mais se rencontrent dans diverses activités, comme le cinéma, la danse, le théâtre, le feu de camp, etc.

En certains cas, les personnes âgées ont leur mot à dire dans l'élaboration du programme. Mais il faut souligner que partout, on reste **entièrement libre** de participer ou non aux jeux et activités. Le séjour varie de 7 à 14 jours; parfois, on y vient une semaine, puis on rentre chez soi, quitte un peu plus tard à répéter l'aventure.

Chez les gens âgés, l'encadrement est moins rigoureux: un moniteur pour dix campeurs au lieu d'un pour six chez les enfants et un pour huit chez les adolescents.

Quatorze autres camps offrent des séjours hors saison aux personnes âgées. La Colonie Sainte-Jeanne-d'Arc, que beaucoup d'entre nous ont connue étant jeu-

nes, reçoit actuellement des filles et des gens âgés mais songent exclusivement à ces derniers. Sa clientèle provient, à 90 p. cent du centre-ville de Montréal.

On le voit, il s'agit donc d'une évolution relativement nouvelle. Je désire aussi souligner que les Petits Frères des Pauvres ont été des pionniers dans ce secteur. Ils possèdent deux maisons de vacances pour leurs protégés.

Pour riches seulement?

Si certains camps demeurent inaccessibles à une clientèle pécutiairement démunie, d'autres ont des prix variant selon les revenus des pensionnaires. Les camps ont de plus en plus tendance à ouvrir leurs portes à nos aînés.

D'où vient la clientèle?

En dehors de l'Association, cette politique se poursuit. Ainsi, à Saint-Henri, la Corporation de l'Étincelle, un organisme sans but lucratif et dont l'activité principale est de gérer un camp familial dans la région de Joliette, veut construire un pavillon de vacances spécialisé pour les personnes âgées et les handicapés. Au cours du mois, la Corporation tendra la main et tentera de recueillir des fonds pour la réalisation de ses projets.

Au début, généralement, c'était les CLSC (centres locaux de services communautaires) qui fournissaient la clientèle. Le bouche à oreille, le téléphone arabe, comme on dit, fonctionne très bien. Aujourd'hui, en milieu francophone, même si une personne fait des démarches de façon individuelle, le camp la référera au CLSC le plus près de chez elle.

L'été, dans certains autres camps, la clientèle est surtout constituée de gens âgés à faibles revenus. De quoi rêver! Les autres saisons, ce sont les clubs de l'Age d'Or qui prennent la relève. Les membres de ces clubs ont généralement des revenus moyens ou même élevés. Les groupes font directement affaire avec le camp.

Le séjour au camp

M. Prince insiste sur l'accent important mis sur la circulation physique et la santé. On s'efforce de faire acquiescer aux personnes âgées de saines habitudes à ce chapitre. Au plan médical, on demande ou exige, selon les camps, des dossiers médicaux pour intervenir rapidement en cas d'accident. Chaque camp doit obligatoirement posséder son propre programme de santé.

Le pavillon des aînés est doté de

chambres doubles, «doublettes» précise M. Prince; l'intérieur est aménagé spécialement pour les besoins des occupants: rampe le long des corridors, cuisine facilement accessibles et possibilité pour les vacanciers de voir cuire leurs aliments. Enfin, le site extérieur évite les trop grandes dénivellations. Les moniteurs sont plus âgés, plus expérimentés que ceux des enfants.

Le rapprochement des générations

Réunir dans un même endroit des personnes âgées et des enfants ou des adolescents contribue à rapprocher les générations si éloignées l'une de l'autre. Beaucoup le souhaitent. Tous? L'expérience le dira. On trouvera probablement des gens qui adorent regarder jouer les petits et même prendre part à leurs jeux; d'autres ne rêveront que de paix, de silence et de beauté. La vieillesse ne se résume pas à un seul stéréotype. Elle est aussi variée dans ses goûts et ses aspirations, que la jeunesse. Il reste que maintenant, même sans le sou, même seul et sans famille, même avec des cheveux blancs, on pourra rêver «de plages sur les montagnes».

PHOTOGRAPHER



Antoine Désilets



Requiem pour un jour défunt...

Même si vous ne l'avez jamais lu, vous vous souvenez sans doute du quotidien LE JOUR. Aventure d'une bande de farfelus selon certains, tentative de création d'un organe d'information libre et indépendant selon d'autres, LE JOUR fut tout cela et bien plus encore. J'y étais, je le sais! J'ai d'ailleurs pris la photo de cette semaine au cours d'un reportage que je réalisais pour le compte de ce journal, sur un film de Jean-Claude Labrecque que l'on était en train de tourner dans une mai-

son privée. À un moment donné, les acteurs se sont mis à répéter une scène pendant laquelle ils se déplaçaient ensemble vers le «sarcophage» qui était installé, avec fleurs et candélabres, au fond du grand salon. Pressentant (3 mois à l'avance) peut-être la fin du journal pour lequel je travaillais, j'eus soudainement l'idée de déposer en douce un exemplaire du JOUR à l'endroit où vous le voyez sur la photo. Les acteurs, qui en étaient à leur quatrième ou cinquième reprise, ont évidemment éprouvé un certain choc. Une fois leur sur-

prise passée, ils ont compris et en ont bien ri, tout comme le réalisateur à qui mon intervention d'accessoiriste improvisé a fourni une bonne occasion de détendre un peu l'atmosphère du plateau. C'est souvent ça, l'humour: provoquer la surprise, créer un impact visuel et attendre la réaction. S'il n'y en a pas, c'est raté, on remballé tout et on essaie autre chose! Dans le domaine de l'humour, il n'y a pas d'échappatoire: ça marche ou ça ne marche pas. Et la seule façon de le savoir, c'est d'essayer. Il faut donc, pour être

humoriste, posséder soi-même une bonne dose d'aptitude à ne pas se prendre au sérieux parce qu'autrement, faire de l'humour, c'est vraiment pas drôle! Sur le plan technique, les photos qui, comme celle de cette semaine, sont faites sur un plateau de tournage de cinéma (ou de télévision) imposent au photographe d'user de la discrétion la plus absolue: pas de flash ni d'appareil bruyant et pas question non plus d'aller se placer dans le champs de la caméra, sous peine d'expulsion instantanée et définitive! La scène est

par contre bien éclairée, par des techniciens spécialisés, de sorte qu'il est généralement facile de travailler, si l'on ne se prend pas les pieds dans les câbles qui traînent partout, à des coordonnées d'exposition de l'ordre de 1/250 de seconde à f/8 avec une émulsion de 400 ASA tout en conservant sur la photo une ambiance semblable à celle que le cameraman enregistrera à l'aide de son propre appareil. Cela pose évidemment certaines limites à la créativité mais on trouve parfois des occasions de se reprendre... quand la caméra ne tourne pas! □

Jim Croce est mort le 20 septembre 1973. Sur son dernier disque, posthume par ailleurs, la dernière chanson s'intitule «The hard way every time». Les dernières paroles sur lesquelles nous laisse Jim Croce pourraient se traduire de la façon suivante: «J'ai appris de la façon dure à chaque fois et en chassant ce que je croyais être des rayons de lune je me suis frappé à plusieurs murs... Mais en regardant derrière moi tous ces visages que j'ai déjà été, je suis certainement le premier à dire en me voyant aujourd'hui que je ne n'aurais rien fait de différent.»

Jim Croce est mort dans un accident d'avion à Natchitoches en Louisiane. Quelque temps après sa mort un 45 tours tiré du disque qu'il avait mis sur le marché au début de l'année se rendait en première position des palmarès américains. Dans ce «Time in a bottle» Jim Croce rêve de pouvoir garder le temps en bouteille, de faire durer les jours à jamais. Mais, conclut-il avec une ironie prémonitrice, on ne semble jamais avoir suffisamment de temps pour faire les choses que l'on veut faire après les avoir trouvées.

Jim Croce est mort laissant derrière lui photographies et souvenirs, seuls memento, comme le dit cette autre chanson prémonitrice «Photographs and memories», de ce qu'il nous a apporté. Il a aussi laissé quelques disques, trois différents encore sur le marché, quelques compilations (greatest hits) que l'on peut toujours se procurer et un double reprenant des chansons faites à ses tout débuts, d'autres faites sur un disque avec sa femme et introuvable aujourd'hui et des extraits de concerts jamais publiés. Au total sept disques que l'on va trouver chez les marchands et disquaires du voisinage.

Jim Croce le populiste

POUR ÉCOUTER



Jean-François Doré

Jim Croce a eu une vie difficile. Il a fait trente-six métiers pour gagner sa vie parce que la chanson ne payait pas. Il a été camionneur, plongeur, travailleur de la construction, technicien de téléphone, professeur, disc-jockey, tout en jouant dans les coffee-houses de l'époque à Philadelphie et New York. Enseignant dans le ghetto noir de Philadelphie, sa ville natale, il ne desserrait les poings que pour aggriser sa guitare. Manoeuvre, il se fracasse un doigt avec un marteau-pilon et doit changer son style de jeu. De jobine en jobine il gagne tellement peu sa vie qu'il doit vendre sa collection de guitares pour survivre.

Et il voyage, accompagnant sa femme, boursière, au Mexique; représentant l'Association artistique des collégiés américains lors d'une tournée au Moyen-Orient et en Afrique; écumant les routes américaines au volant de son huit roues. C'est dans la cabine de son «Big Mack» qu'il a commencé à composer ses propres chansons. Avant il chantait de tout: du folk

avec son premier groupe, les Spikes, du country, des ballades, du rock un peu. C'était un encyclopédiste au sens XVIII^e siècle de la chose, curieux, connaisseur, inventif, créateur et surtout sensible, humain, réceptif. Sa spécialité était le large spectre de la musique américaine de Woody Guthrie à Bessie Smith en passant par Gordon Lightfoot, la musique cajun, amérindienne et j'en passe.

Jim Croce avait aussi, peut-être même d'abord, un sens extraordinaire de l'observation doublé d'un talent de conteur remarquable. Toutes ses expériences lui ont donc servi à écrire des chansons. Que ce soit celle de camionneur, par laquelle il nous fait voir sa vie, ses rêves et les États-Unis dans «I've got a name», chanson aussi forte que «Le plat pays» de Brel. Celle d'installateur de lignes téléphoniques qui lui donne l'idée de «Operator», un magnifique poème d'amour. Ou encore celle du ghetto qui nous donne «Big bad Leroy Brown».

Jim Croce était un populiste,

tendant de décrire la vie du peuple américain et y parvenant avec une humanité et une maestria hors de l'ordinaire, il n'aurait pu y parvenir par un autre chemin. Le conteur n'aurait rien eu à conter s'il n'avait vécu tout ce qu'il a vécu. Jim avait cette humanité, cette empathie, ce sens de l'humour, cette touche de complaisance envers soi-même et ce petit côté «tête heureuse» que le populisme a toujours représenté en littérature.

C'était un être chaleureux, charmant, sans prétention, avec cette innocence propre aux poètes romantiques. Jim Croce touchait beaucoup de gens, les touche encore d'ailleurs. Sa voix riche, un peu nasillarde, chaude avait un je-ne-sais-quoi de vérité qui touchait plusieurs niveaux d'une chanson à l'autre et même à l'intérieur d'une seule chanson. Il n'était pas ce que l'on peut appeler un beau gosse mais son visage inspirait la franchise, respirait la bonne humeur et la santé intérieure. Il écrivait à propos des gens avec qui il travaillait, à propos de ses voisins, les vôtres et les miens. Il écrivait ce qu'il voyait et vivait, ses observations le portant à la solitude, la sentimentalité, l'amour et la camaraderie.

Sur le disque «Jim Croce, Photographs and memories, his greatest hits», il n'y a pas une des quatorze chansons qui ne soit pas belle. Les trois tonnes «bande-dessinée»: Bad, bad Leroy Brown, Rapid Roy (the stock-car boy) et «You don't mess around with Jim», nous montrent son sens de

l'humour et l'observation coquin. Les autres sont parmi les plus belles chansons d'amour, satisfait ou non, qu'il m'ait été donné d'entendre.

Sa carrière aura duré, en termes de popularité à peine plus d'un an; de la sortie de «You don't mess around with Jim» au printemps 1972, à celle de «I got a Name» publié à titre posthume à la fin de 1973, en passant par «Life and Times» paru au printemps de 1973, 18 mois se seront écoulés, trois best-sellers de suite qui auront mis plus de dix ans d'efforts à naître. Dix années de difficultés, de contrariétés, de misère parfois, mais jamais de découragement, dix années qui aboutissent d'un seul coup en l'éclosion d'un jardin complet. Il n'aurait pu en être autrement:

La liste des disques de Jim Croce que l'on peut trouver en magasin suit, les astérisques indiquent ceux qui sont essentiels, mais tous sont bons, et tous renferment des choses que les autres n'ont pas.

«You don't mess around with Jim» LIFESONG LS 8001
«Life and Times» LIFESONG LS 8003
«Photographs and memories» ** LIFESONG LS 8000
«The faces I've been» ** LIFESONG LS 900
«Time in a bottle» LIFESONG LS 8007
«Jim Croce's greatest character songs» LIFESONG LS 8004
«Down the Highways» LIFESONG LS 8030

Les échecs dans Guinness

Si jamais il vous prenait l'envie d'inscrire votre nom dans le livre des records Guinness en jouant aux échecs durant un nombre X d'heures, dites-vous bien que vous n'êtes pas le premier à y avoir pensé.

En janvier dernier, deux chauffeurs d'autobus de Bristol en Grande-Bretagne, Roger Long et Graham Croft, décidaient de battre le record mondial de jeu ininterrompu, celui-ci s'établissant à un respectable 168 heures, soit exactement sept jours!

On raconte qu'à la fin de la 4^e journée, il s'avéra presque impossible de réveiller Roger Long après l'une des trois demi-heures de repos permises quotidiennement. En désespoir de cause, un de ses amis eut la bonne idée de lui baisser ses pantalons et de lui administrer un sac de glace, fraîchement sorti du réfrigérateur. L'effet fut immédiat. Long se réveilla en sursaut et se remit à jouer à temps. Après quoi tout se passa bien, les deux compères allant jusqu'à hausser le record à 200 heures! Après cinq jours de jeu, Long fatigué, tirait de l'arrière par 45½-37½, mais il reprit ensuite du poil de la bête pour terminer en avant par 96-93. Toutes les parties

étaient jouées à une cadence normale de tournoi.

L'événement a attiré l'attention des médias, surtout à partir du moment où le record était dépassé, et une somme de 500 livres a été amassée et remise à des organismes de charité.

Korchnoi-Portisch

3^e partie du match

Partie anglaise

- 1—c4 c5
- 2—Cf3 Cf6
- 3—Cc3 Cc6
- 4—d4 cxd4
- 5—Cxd4 e6
- 6—Cdb5 d5
- 7—Ff4 (si 7— cxd5 Cxd5 8— Cxd5 exd5 9— Dxd5 Fe6 et les noirs obtiennent des compensations pour le pion sacrifié) ...e5
- 8—cxd5 exf4
- 9—dxc6 bxc6
- 10—Dxd8 Rxd8
- 11—Cd4 (on avait vu récemment 11— Td1 Fd7 12— Cd6 Rc7 13— Cxf7 Tg8 14— g3 Tb8! 15— Td2 Fb4!, Andersson-Tal 4^e partie, Malmö 1982. Le coup du texte est une nouveauté) ...Rc7
- 12—g3 Fc5
- 13—Tc1! fxc3
- 14—hxg3 Fa6? (L'erreur décisive. Après 14... Tb8 15—

- Cb3 Fb4 16— Fg2 Fe6 les blancs n'auraient qu'un léger avantage.)
- 15—Cxc6! Fb7 (Si 15... Rxc6 16— Ca4 Cd7 17— Cxc5 Cxc5 18— Th5! gagne.)
- 16—Ca4! Fxf2 (Les noirs perdraient aussi après 16... Fxc6 17— Txc5 Rb7 18— Txc6 Rxc6 19— Fg2 Rd6 20— Fxa8 Txa8.)
- 17—Rxf2 Ce4
- 18—Rg1 Fxc6
- 19—Fg2 Tae8
- 20—Th4 f5
- 21—g4 f4 (Était impossible 21... g6 22— gxf5 gxf5 23— Th5 et les blancs gagnent une pièce. Le reste de la partie ne pose plus de difficultés pour Korchnoi.)
- 22—Txc6 Rxc6
- 23—Cc3 Rc5
- 24—Fxe4 Rd4
- 25—Ff3 Tb8
- 26—Ca4! Tb4 (Tombant dans un piège mais la partie était perdue de toute façon.)
- 27—Th5! Td8 (si 27... Txa4 28— Td5 Re3 29— Td3 mat, ou 28... Rc4 29— b3)
- 28—b3 h6
- 29—Rf2 Td6
- 30—Tf5 g5
- 31—Tf7 Re5
- 32—Txa7 Td2
- 33—Cc5 Tbd4

- 34—Ta6! Td6
- 35—Ta5! 1-0 (Les noirs perdent encore du matériel.)

Prochains tournois

4^e tournoi de l'Est au Club d'Échecs international du Canada, 1240 Drummond (Métro Peel), les 13, 14 et 15 mai. Système suisse de cinq rondes, quatre sections (ouverte à tous, moins de 1800, moins de 1600, moins de 1400), 75 p. cent des inscriptions sont retournées en prix.

Deux activités spéciales sont prévues. Samedi vers 21 h 30 (après la 3^e ronde) on projettera le film «Jouer sa vie» de Gilles Carle et Camille Coudari. Pour ceux qui n'ont pas encore eu la chance de le voir, c'est une occasion à ne pas rater d'autant plus que l'admission est gratuite pour tous. Puis, dimanche vers 21 h 30, on procédera à la tenue d'un tournoi de blitz (parties éclairées de cinq minutes) en deux sections. Information: 861-7650.

Tournoi Printanier (LEM) au pavillon LaFontaine de l'UQAM, les 21, 22 et 23 mai. Système suisse de six rondes, trois sections. La Li-

ÉCHEC ET MAT



Jean Hébert

gue a haussé quelque peu ses frais d'inscriptions mais cette fois la bourse de 900\$ est garantie. On doit poster son inscription (A 27\$, B 24\$, C 21\$) à la Ligue d'Échecs de Montréal, 1500 Stanley #317, Montréal H3A 1R3, avant le 16 mai, ou la déposer à la Ligue au plus tard le vendredi 20 mai à 18 h. Les inscriptions sur place le samedi matin coûtent 4\$ de plus. □



POUR RIRE

Guy Fournier

Société juste

C'est formidable la société contemporaine, c'est organisé comme une chaîne de montage, chaque chose est à sa place et chacun a sa tâche à accomplir. C'est spécialisé! La spécialisation commence même dès la plus tendre enfance. Il n'y a pas si longtemps, les mères de famille étaient poignées avec leurs enfants pendant 10 ou 15 ans, mais cela a bien changé. Une maman intelligente peut se débarrasser de ses petits dès l'âge de quatre ans. Elle les place à la maternelle où il y a des dizaines d'autres enfants et des gens très spécialisés pour en venir à bout. Et les enfants grandissent sans tomber sur les nerfs de leurs parents. Ceux-ci sont d'ailleurs très mal placés pour s'occuper de leurs petits enfants. Ils ne sont pas spécialisés du tout. Dans le temps, quand les familles comptaient jusqu'à 12 et même 20 enfants, les parents avaient le temps de se spécialiser. Ils pouvaient apprendre.

Pour les infirmes aussi, c'est spécialisé. Si vous avez un infirme à la maison, c'est bien de votre faute parce qu'il y a maintenant des maisons spéciales pour les infirmes et des associations subventionnées par l'État. Elles ne demandent pas mieux que de s'occuper d'eux. Nos infirmes ne sont pas entassés pêle-mêle, n'importe où, loin de là. C'est organisé: on met ensemble ceux qui ont de grosses têtes, ensemble ceux qui ont de petits bras, ensemble ceux qui n'ont pas de jambes et ainsi de suite. De cette façon-là, ils sont mieux traités parce que l'on peut engager des spécialistes pour les grosses têtes, d'autres pour les petits bras, les cul-de-jattes et ainsi de suite.

Avant, on voyait des infirmes partout. Dans presque chaque famille, il y en avait un. C'est compliqué d'être pris avec un infirme. Il faut y penser tout le temps, essayer de tout prévoir. Il y a des circonstances, par exemple, où c'est préférable qu'on ne sache pas qu'il y a un infirme à la maison. Quand un gars vient voir sa blonde pour la première fois, par exemple, si son frère ou sa sœur est infirme, le gars peut s'énervier. Il y a d'autres occasions où c'est mieux de montrer l'infirmes. Quand il vient un inspecteur d'impôt, une personne qui cherche à se faire payer un compte en souffrance, un voisin de mauvaise humeur. Même si ça peut être pratique, un infirme à la maison, c'est déprimant. C'est plat pour lui aussi. C'est pour cette raison, qu'aujourd'hui, on préfère les mettre tous ensemble.

Dans la société moderne, il ne faut pas croire qu'on a innové seu-

lement pour les enfants et les infirmes.

Prenez les assistés sociaux, par exemple. Je ne sais pas si vous vous souvenez comment c'était dans une famille quand il y en avait un qui n'arrivait pas à gagner sa vie? C'était la chicane, les pleurs, les crises d'hystérie, les réunions d'urgence. Maintenant, finie la chicane! Tous les assistés sociaux sont ensemble: ils ont des maisons à eux, des magasins spéciaux où ils peuvent acheter (des fois même à plus cher qu'ailleurs). Ils sont même regroupés en association. Ils n'achètent plus leurs parents, qui ont bien assez de travailler et de payer leurs impôts.

Les chômeurs, c'est la même chose. Dans le temps, si un parent perdait sa job, tout le monde s'affolait. Il fallait faire des tartes pour le chômeur, du pouding, acheter une poche de pommes de terre de plus, 10 livres de sucre, tout ça pour que les enfants du chômeur ne crévent pas de faim. Aujourd'hui, on ne s'inquiète pas. Le chômeur va à l'assurance-chômage et s'il n'est pas bien reçu, il peut s'adresser à l'association des chômeurs. Quand l'assurance-chômage s'épuise il y a l'assistance sociale.

Même les femmes sont organisées. Quand j'étais enfant, il y avait juste les Filles d'Isabelle, les Dames de Sainte-Anne et les Enfants de Marie, mais celles qui en faisaient partie n'étaient pas de vraies femmes: c'était maman, ma tante, ma soeur. Toutes des femmes comme celles-là. Aujourd'hui, les vraies femmes sont ensemble. Elles critiquent ensemble, elles se libèrent ensemble et on n'a plus besoin de s'occuper d'elles. On n'a même plus besoin de leur ouvrir une porte ou de les suivre dans un escalier. Elles s'arrangent toutes seules. Si elles ont de gros problèmes, il y a un conseil qui s'occupe de leurs affaires, des ministres spécialisés à Ottawa et à Québec. Aujourd'hui, une femme qui est mal prise, c'est bien parce qu'elle le veut!

Mais c'est encore pour les vieux que la société est la plus spécialisée et la mieux organisée. C'est normal, comme il ne leur reste pas grand temps à vivre, il faut qu'ils partent avec une bonne impression. Eux autres, les vieux, ils sont casés pour vrai: ils ont leurs maisons à eux, leurs hôpitaux à eux, leurs foyers à eux, leurs clubs à eux, leurs autobus, etc. Ils paient moins cher au cinéma, dans le métro et dans les autobus.

Aujourd'hui, les vieux peuvent vieillir en paix sans nuire aux jeunes.

La société, de nos jours, c'est formidable. Même quand on est jeune et en santé!

Qui succédera à Jean Duceppe?

DE 5 À 7

C'est une question que l'on peut fort bien se poser, étant donné l'état de santé inégal du grand comédien qui ne s'autorise plus, au théâtre, qu'un seul grand rôle par année. Les doubles fonctions de président et de directeur artistique d'une importante compagnie de théâtre comme la sienne sont très astreignantes et Jean Duceppe délègue déjà nombreuses de ses responsabilités précédentes.

Trois compagnies théâtrales ont changé de directeur artistique depuis un an: le Théâtre du Nouveau-Monde (où Olivier Reichenbach a remplacé Jean-Louis Roux), la Nouvelle Compagnie Théâtrale (où Jean-Luc Bastien a succédé à Gilles Pelletier) et le Théâtre d'aujourd'hui qu'a laissé son fondateur Jean-Claude Germain.

C'est une question que j'ai soumise au principal intéressé qui n'a nullement semblé offusqué que l'on soulève cette possibilité. Il faut souligner que, déjà, ce n'est plus Jean Duceppe qui décide seul du choix des pièces de sa compagnie comme il le fit pendant tant d'années. Et c'est ce qui explique le fait qu'il n'y aura aucune pièce québécoise au programme de l'an prochain.

Le nouveau comité de lecture a en effet décidé qu'il rendrait jugement sur des pièces complètement écrites, et pas seulement sur des synopsis comme c'était souvent le cas jusqu'à maintenant et aucune oeuvre de chez nous n'a satisfait ses critères. Jean Duceppe raconte même qu'ayant déjeuné avec Jean-Claude Germain, il en était revenu enthousiasmé par un projet de pièce dont celui-ci avait raconté avec verve l'essentiel. Il a voulu convaincre son comité de lecture de l'accepter, mais son opinion n'a pas prévalu.

Mais le vieux lion aura certainement une influence prépondérante dans le choix de celui, celle ou ceux qui le remplaceront à la tête de ce qui demeure quand même SA compagnie, celle qui porte son nom. Quand je lui ai demandé qui pourraient être ses dauphins, il a laissé prévoir que c'est sa fille Louise qui en prendrait sans doute la présidence et la charge administrative, ce qui n'étonnera personne du fait qu'elle est déjà son bras droit depuis nombre d'années.

Quant à la direction artistique, le choix le plus logique s'effectuerait entre Michel Dumont et Claude Maher qui sont de plus en plus omniprésents dans les créations de la troupe, tant comme metteurs en scène, comédiens, administrateurs ou traducteurs.

Mais Jean Duceppe a un tel pouvoir de récupération que toutes ces suppositions peuvent ne demeurer qu'hypothèses. Il me suffisait d'écouter avec quel enthousiasme il me décrivait la traite qu'il s'était payée en s'offrant une semaine de théâtre à New York, ou sa déception de n'avoir pu obtenir l'«Amadeus» de Peter Shaf-



André Robert

fer à la place du TNM, pour se rendre compte que la succession, si elle est ouverte, ne l'est pas pour demain.

L'amour dans les ligues majeures

À l'époque où j'animais «Bon Dimanche» et qu'on y présentait des modes, deux de mes mannequins préférés étaient Danielle Gagnon et Ginette Pélissier parce qu'en plus d'être resplendissantes, elles avaient conservé un bon sens de l'humour qui les empêchait de s'enfler la tête avec leurs pouvoirs de séduction.

Le hasard a voulu que toutes deux épousent des joueurs des Expos: Danielle est devenue la femme du lanceur Mike Torrez et Ginette (une ex-bunny du club Playboy) celle du joueur d'inter Tim Lincecum. Elles ne furent pas les seules ici, car les joueurs de nos Expos, en ce temps-là, étaient aussi convoités que ceux du Canadien. Ainsi, Colette St-Jacques, de Longueuil, est devenue madame Ken Singleton; Carole Ringuet, de Québec, est l'épouse de Warren Cromartie et mère de deux enfants, *noirs comme papa*; une autre Montréalaise s'est mariée avec Dennis Blair et une Sherbrookoise avec Boots Day.

Tous ces mariages tiennent à l'exception de celui de Danielle qui a repris sa carrière de mannequin à Boston et que j'ai eu le plaisir de revoir à Montréal. Elle m'est apparue plus belle encore à 31 ans qu'au moment de son mariage il y a douze ans. Et elle est devenue l'auteur d'un livre qui circule dans tous les vestiaires de joueurs des ligues majeures.

Il y a quelques années déjà, Danielle et deux autres épouses de joueurs avaient commencé à écrire leurs existences dans le sillage de leurs grands bébés de maris: quand elle en avait montré le manuscrit à Mike, celui-ci l'avait déchiré en mille miettes.

Celui-ci avait une conception

très «macho» du mariage, n'oubliant jamais de lui rappeler: «Je ne suis pas ton mari, tu es MON épouse.» et ne pouvant comprendre que l'on propose d'importants contrats de travail à sa femme. En plus du fait qu'ils étaient séparés 200 jours par année, on peut même s'étonner que, pour une femme de nature aussi indépendante que Danielle, leur union ait duré autant d'années.

C'est tout cela qu'elle raconte dans son livre «High Inside» qui a déjà suscité l'intérêt de Jane Fonda qui veut en faire un film dont la vedette pourrait être Morgan Fairchild ou Cathy Lee Crosby.

La carrière de Danielle est donc à la hausse alors que celle, en dents de scie, de Mike Torrez tire définitivement à sa fin. Mike s'est remarié; Danielle est fiancée... à un homme d'affaires de Boston. Fini, le baseball!

Comment se distinguer en jouant au golf

Mes plus jeunes confrères qui me trouvent une carrure encore sportive et qui sont des mordus du golf semblent toujours étonnés quand je leur affirme que je n'y joue pas. La raison? À l'âge où j'aurais pu y prendre goût, le golf était un sport de riche.

Et le golf est encore un sport de riche... pour celui qui veut s'en donner l'allure et qui veut et peut en payer le prix. Yvan Lécuyer, le professionnel du club Bromont, propose en location, la Rolls Royce des voitures qui lui a coûté quelque 11 000\$ une fois équipée de sa télé-couleur de 5", de son bar réfrigéré pouvant contenir jusqu'à deux douzaines de bouteilles de bière, de sa radio am-fm cassette, d'un ventilateur, d'un allume-cigares et même d'un klaxon. Le capot rouge de ce véhicule électrique imite le devant de la célèbre Rolls. On peut la louer cent dollars pour 18 trous, et cela comprend les droits de jeu pour deux personnes... et la bouteille de mousseux dans le frigo.

On se l'arrache puisqu'elle est déjà réservée jusqu'en fin juin. Si bien qu'Yvan songe déjà à en acheter une deuxième pour l'an prochain afin que les deux autres joueurs d'un «foursome» ne se sentent pas des parents pauvres.

Chose certaine, ce n'est pas de cette façon qu'on va me convaincre de commencer à jouer au golf!

NOS AMIES LES BÊTES

Le parvovirus canin: où en sommes-nous?



Dr Louise Laliberté

Février 1978: un grand nombre de chiens présentent de graves problèmes de gastro-entérites, la plupart en meurent et tous avaient participé à une compétition canine tenue quelques jours auparavant au Kentucky. Une véritable panique s'empare du monde canin. La maladie fait même les manchettes des grands médias d'information. On suspecte vite la présence d'un virus, inconnu jusque là. Les chercheurs se lancent à la poursuite du virus et à la fin de l'été, et presque simultanément, plusieurs laboratoires tant au Canada qu'aux États-Unis ou en Europe isolent ce virus qui appartient à la famille des parvovirus. Ce virus canin, presque identique à son cousin responsable de la panleucopénie du chat est extrêmement résistant et peut demeurer dangereux dans une maison infectée pour plusieurs mois. Il est présent dans les excréments du chien infecté, pour une période d'au moins trois semaines après l'infection initiale. La transmission indirecte est aussi possible: par l'entremise des mains, de vêtements ou d'autres objets avec lesquels un chien infecté est venu en contact. Aucun traitement spécifique n'existe contre l'infection catastrophique et seule une thérapie de support, instaurée le plus rapidement possible après l'apparition de signes cliniques, peut apporter quelque résultat. Il n'existe alors pas de vaccin contre l'intrus mais parce que le virus est si semblable à celui du chat, on utilise le vaccin du chat chez le chien. Les lots s'épuisent et les compagnies pharmaceutiques travaillent à la mise au point d'un vaccin canin. Encore là, la controverse surgit: doit-on vacciner massivement ou non? En l'espace de quatre années, plus de 200 articles scientifiques dans toutes les revues vétérinaires du monde.

Mais en attendant, les années 1979 et 80 verront des chenils décimés, des compétitions canines annulées, le «parvovirus» est sur toutes les lèvres et certains vont jusqu'à prédire que la population canine risque de disparaître. **Nos amies les bêtes** abordait le sujet pour la première fois en juillet 1979. Nous avons alors fait appel au Dr Charles Povey de l'Université de Guelph pour faire la mise au point. Il fut l'un des premiers chercheurs à isoler en laboratoire le virus. Il affirmait alors que selon des enquêtes sérologiques (détection d'anticorps dans le sang) réalisées au département de recher-

ches cliniques de son université, moins de 10 p. cent de la population canine avait été exposée au virus. Par contre, en 1980, le même expert démontrait que le pourcentage de chiens porteurs

d'anticorps (donc ayant été en contact à un moment donné avec le virus) atteignait maintenant 30 p. cent. À cette époque, l'infection touchait presque exclusivement les chiens d'élevage, d'exposi-

tions, les chiens en pension ou ceux recueillis dans les refuges.

Selon le Dr Povey, le virus s'est à tel point répandu qu'il est aujourd'hui très difficile de dénicher des chiens sans anticorps, ce qui complique grandement les épreuves d'efficacité des nouveaux vaccins et les recherches sur cette maladie. De plus, la parvovirose n'est plus le lot exclusif des chiens de race, elle touche maintenant la population en général y compris les chiens de pure compagnie et les bêtes d'appartement!

Selon le spécialiste, beaucoup de questions ont été résolues au cours des dernières années mais nos connaissances sur la maladie sont encore loin d'être complètes.

Ainsi, on s'explique toujours mal pourquoi certains chiens sont plus sensibles que d'autres. Certaines races sont-elles plus susceptibles que d'autres? On l'ignore encore. Par contre l'âge est définitivement un facteur important: les jeunes sont davantage atteints.

Un vaccin controversé

Même si le vaccin est maintenant recommandé et administré de routine par la très grande majorité des vétérinaires, certains s'interrogent toujours sur sa valeur réelle car il peut arriver qu'un chiot ou un chien vacciné présente des signes cliniques similaires à ceux de la parvovirose: vomissements, diarrhée, déshydratation et mort en quelques jours si les soins spéciaux requis ne sont pas administrés. Mais au moins huit autres virus, plusieurs bactéries, certains parasites et quelques empoisonnements d'origine alimentaire peuvent aussi être responsables de ces mêmes symptômes. Avant de juger le vaccin antiparvo inefficace, il faudrait dans tous ces cas avoir recours au laboratoire dont l'assistance est essentielle pour le diagnostic final de l'infection et la démonstration du virus. Le mode d'administration du vaccin et l'âge idéal soulèvent encore d'autres discussions. Aujourd'hui, plusieurs firmes offrent des vaccins combinés comprenant les vaccins contre la maladie de Carré, l'hépa-

tite infectieuse, etc. et le parvovirus. Selon le Dr Povey, il peut parfois arriver qu'ainsi combinés, les virus puissent déprimer le système immunitaire et entraîner chez le chiot des effets secondaires. Cela peut théoriquement se produire si on utilise un vaccin de type vivant atténué et c'est la raison pour laquelle plusieurs vétérinaires préfèrent vacciner séparément contre la parvovirose; par contre l'utilisation d'un vaccin «tué» élimine ces risques et ces délais.

Les anticorps maternels

Le problème majeur dans le contrôle du parvovirus demeure la présence d'anticorps maternels et leur effet neutralisant qui prévient ainsi le succès de la vaccination. Les chiots obtiennent ces anticorps, du lait de leur mère durant les deux ou trois premiers jours de la vie. La quantité d'anticorps ingérés dépend directement du taux d'anticorps présents chez la mère et aussi de la quantité de lait absorbé. La protection peut donc être extrêmement variable et il s'en suit que dans une même portée, un chiot peut avoir davantage reçu qu'un autre. Les anticorps maternels du premier disparaîtront conséquemment plus lentement que l'autre, moins protégé. Le vaccin ne sera efficace que lorsque les anticorps de la mère auront complètement disparu du sang du chiot. Certains chiots sont ainsi protégés jusqu'à l'âge de 16 semaines alors que d'autres mourront être atteints de la maladie dès l'âge de 6 ou 8 semaines. Le Dr Povey fait encore une recommandation particulière aux éleveurs dont les locaux sont infectés: une dose de vaccin «tué» donné entre deux et quatre semaines avant la mise-bas provoqueraient une montée importante du taux d'anticorps chez la mère et une transmission parallèle d'anticorps chez les chiots.

Selon le Dr Povey, tous les chiots devraient recevoir au moins deux vaccinations antiparvovirus et parfois une troisième à l'âge de 16 semaines. Il n'existerait que bien peu de risques à vacciner contre la parvovirose et l'idée seulement d'abandonner cette vaccination ne serait que pure folie. □



Le parvovirus canin a fait la manchette des grands médias d'information au cours des années 70 et 80. Il a décimé des chenils, causé l'annulation de compétitions canines et certains prédisaient même alors que le nouveau venu risquait d'entraîner la disparition de l'espèce canine. Depuis, des recherches scientifiques sur le sujet ont été réalisées et à leur suite, des vaccins mis sur le marché. Même si ces vaccins sont controversés, il serait «pure folie» selon les experts de seulement «songer» à les abandonner.

Messieurs, voici venu votre jour. Quoi! c'est la fête des Mères? Mais justement! À vous d'attaquer la cuisine et d'offrir à ces dames non seulement un repas exceptionnel, mais aussi un congé bien mérité. Et surtout, ne vous sauvez pas au moment de la vaisselle!

CUISINER

Bonne fête à vous, chères mères!



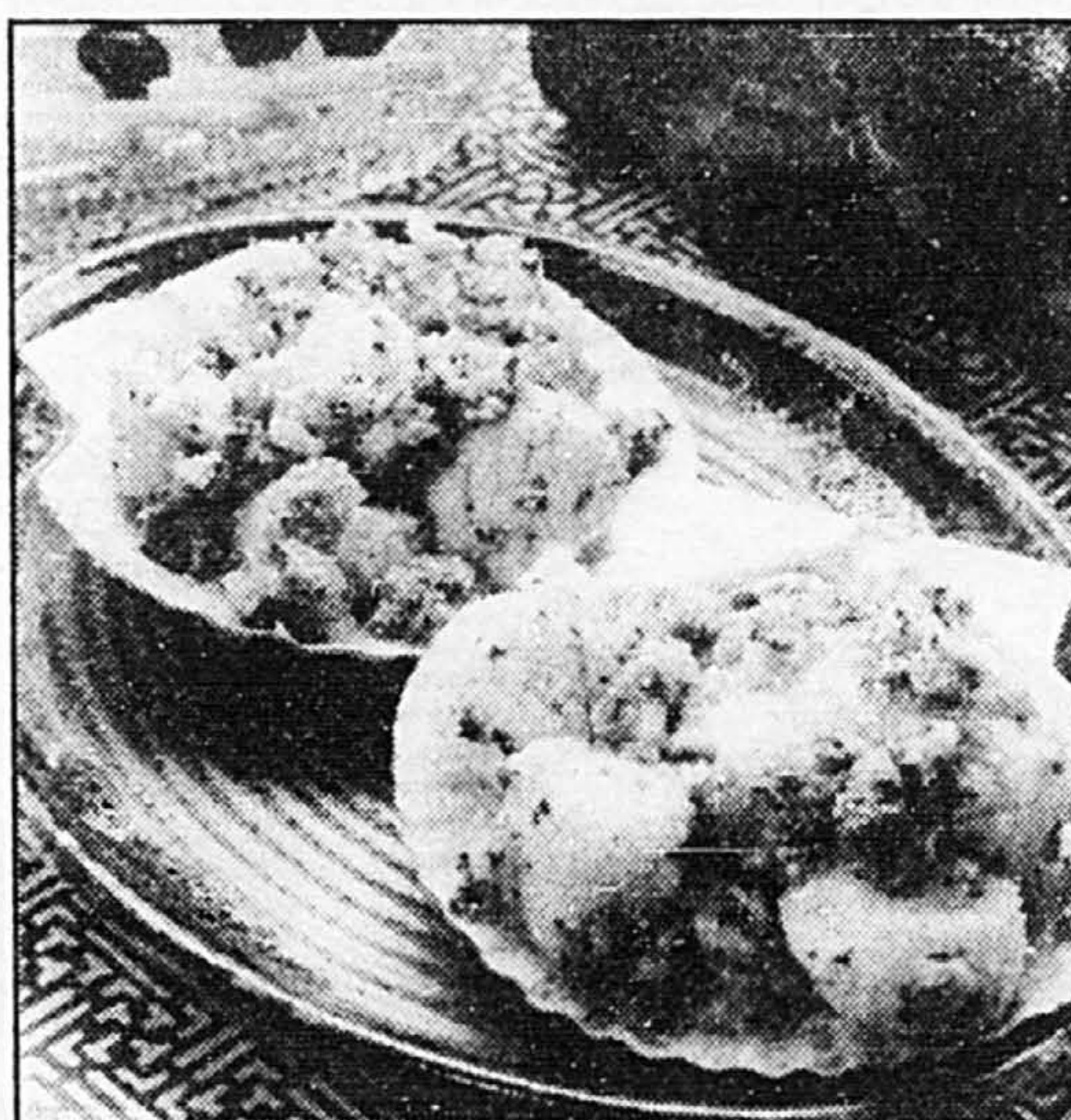
Pol Martin

1. Vichyssoise tomatée

(pour 4 personnes)

3 poireaux coupés en quatre et lavés
1 oignon émincé
30 mL (2 c. à soupe) de beurre
6 pommes de terre, pelées et émincées
30 mL (2 c. à soupe) de pâte de tomates
1 feuille de laurier
1 mL (¼ c. à thé) de thym
4 queues de persil
125 mL (½ tasse) de crème à 35% (facultatif)
OU: de la crème à 15%
30 mL (2 c. à soupe) de ciboulette hachée
sel et poivre

- 1) Faire fondre le beurre dans une casserole à feu moyen. Ajouter les poireaux et les oignons. Saler, poivrer; couvrir et faire cuire pendant 8 minutes.
- 2) Ajouter les pommes de terre, la feuille de laurier, le thym, le persil et saler, poivrer; couvrir et faire cuire de 2 à 3 minutes. Couvrir d'eau froide; saler, poivrer et amener à ébullition. Faire cuire à feu doux de 35 à 40 minutes.
- 3) 15 minutes avant la fin de la cuisson, ajouter la pâte de tomates.
- 4) Passer le tout au moulin à légume et laisser refroidir.
- 5) Ajouter la crème et servir avec de la ciboulette hachée.
- 6) Note: il est préférable de réfrigérer la vichyssoise pendant 4 heures avant de la servir.

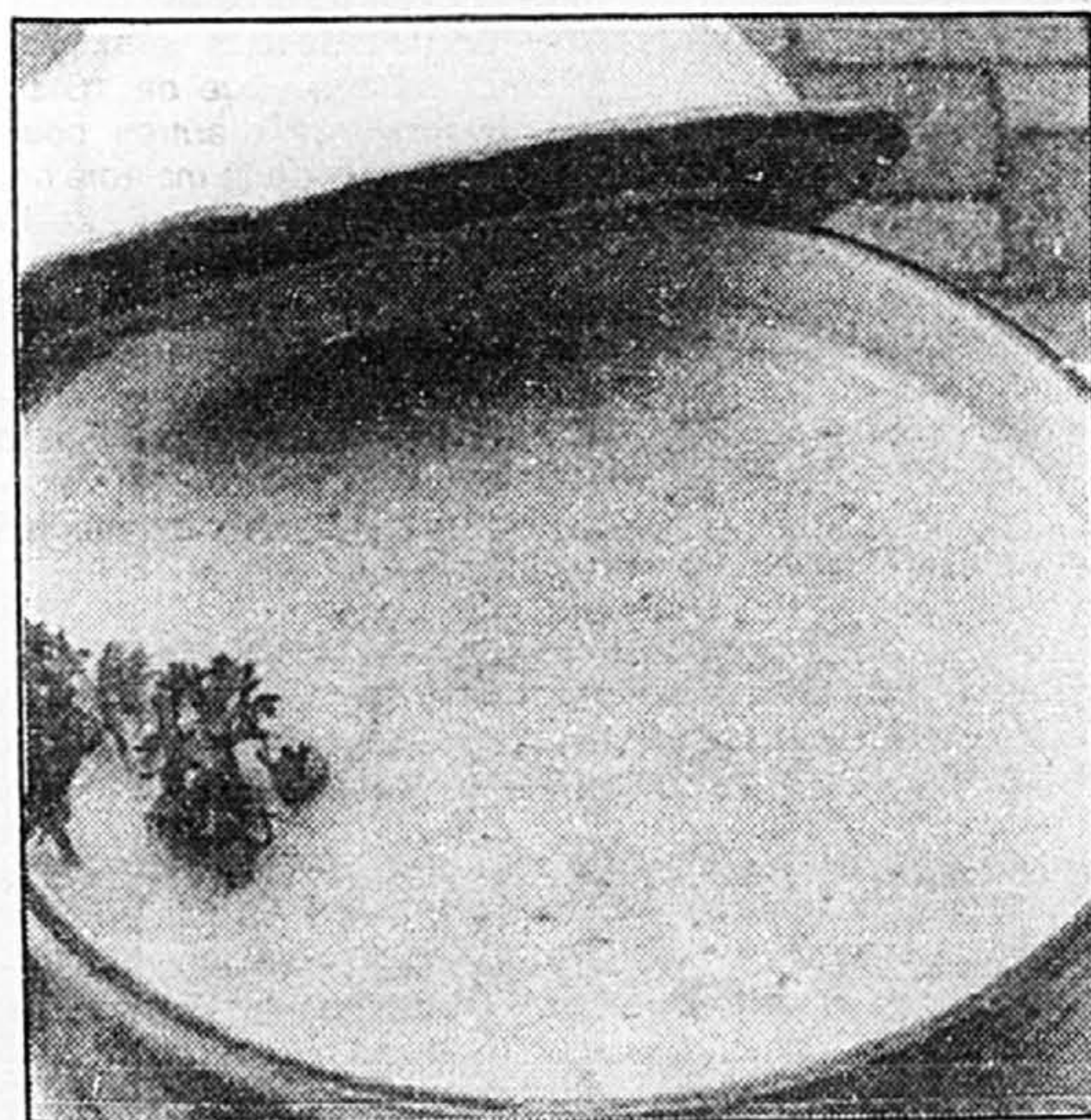


2. Coquille Saint-Jacques de Brest

(pour 4 personnes)

1½ oignon haché
45 mL (3 c. à soupe) de beurre
350 g (¾ livre) de pétoncles fraîches
125 mL (½ tasse) de chapelure blanche
15 mL (1 c. à soupe) de persil haché
2 gousses d'ail, écrasées et hachées
jus de citron
sel et poivre

- 1) Faire fondre le beurre dans une sauteuse à feu moyen. Ajouter les oignons et les faire cuire pendant 4 minutes.
- 2) Ajouter les pétoncles, la chapelure, le persil et l'ail; bien mélanger le tout. Faire cuire pendant 3 minutes tout en mélangeant constamment.
- 3) Remplir 4 coquilles, les parsemer de chapelure et déposer un petit morceau de beurre sur chaque coquille.
- 4) Faire cuire le tout au four pendant 5 minutes.
- 5) Servir avec du jus de citron.



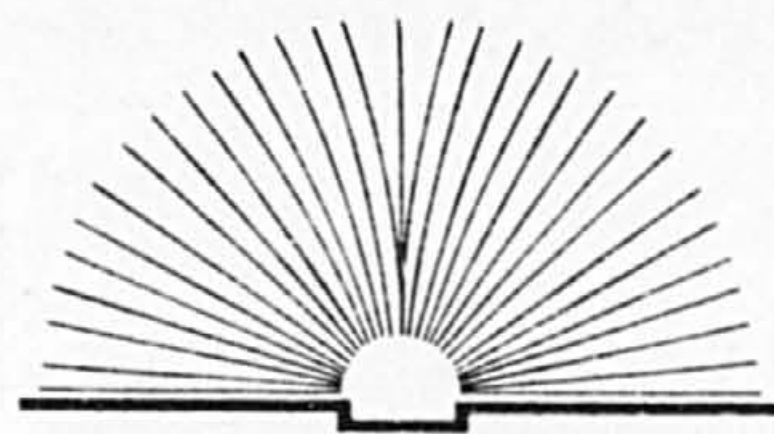
3. Café brûlot de la Nouvelle-Orléans

*à ma façon (pour 4 personnes)

½ citron coupé en tranches	café pour 4 personnes
3 bâtons de cannelle	crème fouettée (facultatif)
45 mL (3 c. à soupe) de sucre	sucre
150 mL (5 onces) de cognac	Si possible:
125 mL (4 onces) de Cointreau	4 grands verres de vin
zeste d'une orange	1 casserole en cuivre
zeste d'un citron	

- 1) Frotter la bordure des verres avec une rondelle de citron.
- 2) Tremper les verres dans une assiette contenant du sucre de manière à ce que le sucre adhère à la bordure.
- 3) Mettre la cannelle, le sucre, le cognac, le Cointreau, le zeste d'orange et de citron dans une casserole; amener rapidement à ébullition.
- 4) Flamber et ajouter le café noir; faire mijoter pendant 2 minutes.
- 5) Placer une cuillère dans chaque verre.
- 6) Verser le café dans chaque verre et y ajouter la crème fouettée.
- 7) Servir.





Des livres pour tous les goûts et tous les budgets aux Éditions La Presse...



La petite patrie
Claude Jasmin
La petite patrie, c'est la première, celle qui a abrité l'enfance. Claude Jasmin la décrit.
160 pages



Lettres au Surhomme
Andrée Maillet
de l'Académie canadienne-française
À travers trente-deux lettres passionnées, c'est une génération qui revit, une époque qui renaît de ses cendres...
224 pages



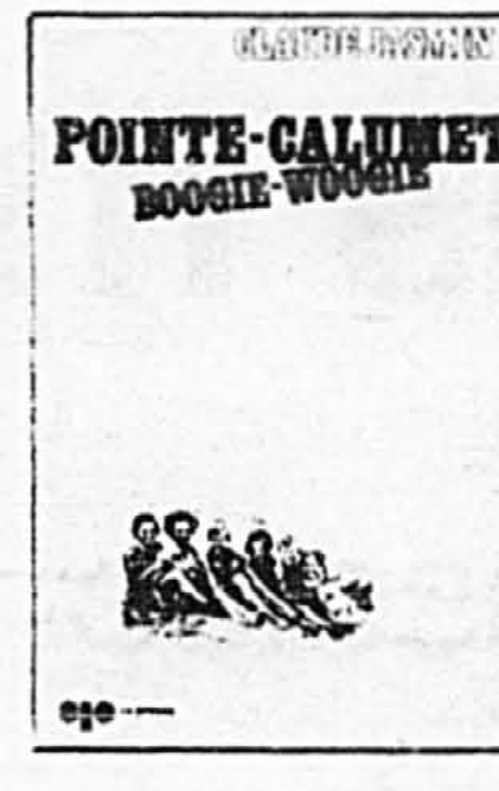
Histoires édifiantes
Madeleine Ferron
Neuf récits tout imprégnés des particularismes, des nuances et des sons qui témoignent de l'originalité de la Beauce.
160 pages



La louve de Kaniapiskau
André Vacher
Le second roman d'André Vacher, consacré aux premiers habitants du pays de la baie James.
184 pages



Le prix de la liberté
Alexandre Richelieu
Dans ce récit autobiographique, Alexandre Richelieu raconte comment il a réussi à échapper, avec sa femme, à une vie sans issue.
132 pages



Pointe-Calumet Boogie-Woogie
Claude Jasmin
Suite de *La petite patrie*, l'oeuvre à grand succès de Claude Jasmin.
136 pages



L'Eugélonne
Louky Bersianik
Le premier grand roman féministe québécois.
400 pages



Un dieu chasseur
Jean-Yves Soucy
Un roman d'une grande force, deux fois primé.
224 pages



Le sang du souvenir
Jacques Brossard
Prix Duvernay (pour l'ensemble de son oeuvre)
Fête de l'interprétation, c'est-à-dire fête de la lecture et fête, par conséquent, de l'écriture. Un beau, un très beau livre. — LE DEVOIR
240 pages



L'enfiouapé
Yves Beauchemin
L'histoire d'un gars qui, devenu révolutionnaire malgré lui, se venge de la société en enlevant un député. C'est la crise d'octobre...
260 pages



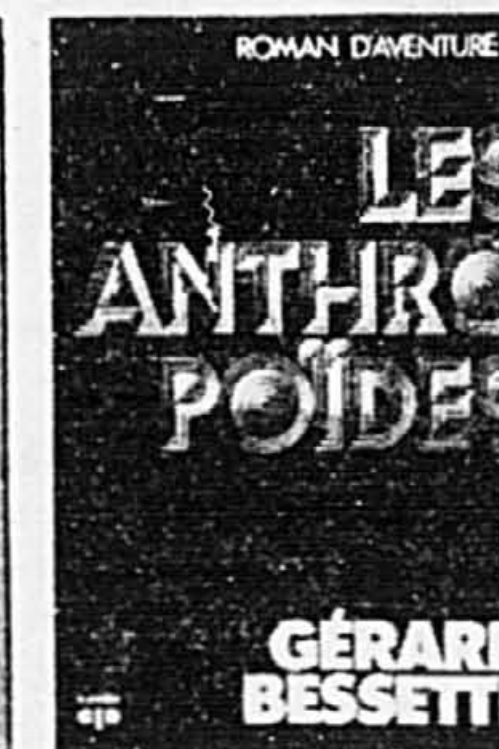
L'été du Grizzly
André Vacher
L'histoire vécue d'une semaine d'effroi dans la région de Banff.
200 pages



Les Plouffe
Roger Lemelin
Ce roman, qui a fait l'objet d'une série télévisée et d'un film grandiose, évoque chez nous des résonances toujours particulières.
295 pages



Sainte-Adèle la vaisselle
Claude Jasmin
Après *La petite patrie* et *Pointe-Calumet Boogie-Woogie*, voici l'apprentissage de la réalité.
132 pages



Les anthropoïdes
Gérard Bessette
Un roman novateur sur le plan du langage. Une fresque immense d'une puissance intense dramatique.
300 pages



La tourbière
Normand Rousseau
L'histoire d'une famille et de l'angoisse qu'elle vit dans le voisinage inquiétant d'une tourbière.
192 pages

Offre spéciale aux abonnés de LA PRESSE — 20% de rabais

BON DE COMMANDE

Veuillez me faire parvenir le(s) livre(s) indiqué(s) par un crochet :

	Prix régulier	Prix abonnés de LA PRESSE
() La petite patrie 1010	4,95 \$	3,95 \$
() Lettres au Surhomme	5,95 \$	4,75 \$
() Histoires édifiantes	9,95 \$	7,95 \$
() La louve de Kaniapiskau	7,50 \$	6,00 \$
() Le prix de la liberté	6,50 \$	5,20 \$
() Pointe-Calumet Boogie-Woogie	3,50 \$	2,80 \$
() L'Eugélonne	13,95 \$	11,15 \$
() Un dieu chasseur 1010	4,95 \$	3,95 \$
() Le sang du souvenir	6,50 \$	5,20 \$
() L'enfiouapé	9,95 \$	7,95 \$
() L'été du Grizzly	9,95 \$	7,95 \$
() Les Plouffe	9,95 \$	7,95 \$
() Sainte-Adèle-la-vaisselle	3,50 \$	2,80 \$
() Les anthropoïdes	9,95 \$	7,95 \$
() La tourbière	4,50 \$	3,60 \$
() Moi, mon corps, mon âme, Montréal, etc.	6,50 \$	5,20 \$

IMPORTANT : Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse. Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.

M/ Card ☐ no

VISA ☐

Numéro d'abonné de LA PRESSE

A retourner aux :

Éditions La Presse, Ltée
7, rue St-Jacques, Montréal, Québec
H2Y 1K9

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL.....

TÉL.....

TOTAL ci-joint..... (plus 1 \$ pour frais de poste et manutention)

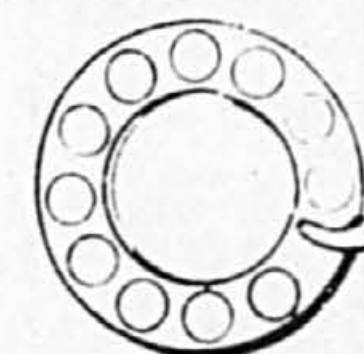
COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace

285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9h à 16h.

Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.



En vente également dans toutes les librairies.

moi
mon corps mon âme
montréal etc



Ce roman a inspiré le film "AU REVOIR, À LUNDI"

Moi mon corps mon âme
Montréal, etc.

Roger Fournier
Le roman qui a inspiré le film *Au revoir, à lundi* met en vedette l'actrice québécoise Carole Laure.

AEC Membre de l'Association des éditeurs canadiens